



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

Histoire charisme et œuvres des Sœurs de la Charité Ottawa

Source: Le Patrimoine Immatériel
Religieux du Québec

Copyright: Public Domain

Digitized: May 2021

IMPLANTATION ET EXPANSION DANS OTTAWA
DES SŒURS DE LA CHARITÉ D'OTTAWA (SŒURS GRISES DE LA CROIX)
Par Sœur Germaine Julien p.3

IMPLANTATION ET EXPANSION DES SOEURS DE LA CHARITÉ D'OTTAWA
AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA EN DEHORS D'OTTAWA
Par Sœur Germaine Julien p.6

IMPLANTATION ET EXPANSION DANS LE MONDE:
EN AFRIQUE, EN ASIE, EN AMÉRIQUE DU SUD, DANS LES ANTILLES, EN
OCÉANIE
Par Sœur Germaine Julien p.10

CHARISME DES SOEURS GRISES DE LA CROIX (SOEURS DE LA CHARITÉ
D'OTTAWA)
Par Sœur Germaine Julien p.13

COLLÈGE DE MUSIQUE NOTRE-DAME DE HULL
UNE PLACE D'HONNEUR A LA MUSIQUE
Par Sœur Germaine Julien p.15

PRESENCE DES SCO A MONTEBELLO, AU PAYS DES PAPINEAU ET DES
BOURASSA
Par Sœur Germaine Julien p.19

COLLEGE CLASSIQUE MARGUERITE -D YOUVILLE : 1945-1967
Par Sœur Germaine Julien p.23

Historique du couvent Notre-Dame-de-la-Merci d'Aylmer
Par Sœur Colette Barbary p.27

HISTORIQUE DU COUVEN SAINT-LAURENT DE BUCKINGHAM
Par Sœur Colette Barbary p.31

L'HÔPITAL SAINT-MICHEL DE BUCKINGHAM - 1906-1974
Par Sœur Colette Barbary p.33

IMPLANTATION DES SŒURS DE LA CHARITÉ D'OTTAWA
DANS ROUYN-NORANDA
Par Soeur Gisèle Lemay p.36

LE COLLÈGE SAINT-JOSEPH DE HULL : LIEU D'ENSEIGNEMENT AUX FEMMES
Par Alice Labrie p.39

ŒUVRE DES SŒURS DE LA CHARITE D'OTTAWA A VILLE-MARIE AU
TEMISCAMINGUE
Par Soeur Claire Cardinal p.42

MISSION ST-CLAUDE, LAC TÉMISCAMINGUE
Par Soeur Diane Beaupré p.46

IMPLANTATION ET EXPANSION DANS OTTAWA des Sœurs de la Charité d'Ottawa (Sœurs Grises de la Croix)

Par Sœur Germaine Julien

Quand et pourquoi Mère Bruyère est-elle venue à Ottawa?

I-FONDATION À BYTOWN (Ottawa): le 20 février 1845

Pendant l'hiver de 1845, Mère Bruyère et trois autres Sœurs Grises de Montréal ont fait le trajet entre Montréal et Bytown, aujourd'hui Ottawa, en traîneau, sur les eaux glacées de la rivière des Outaouais. Elles sont arrivées le 20 février 1845. Venues à la demande des Pères Oblats de Marie Immaculée, les fondatrices se contentèrent, dès le début, d'installations de fortune. Au rythme des urgences qui se sont présentées, sont nées des œuvres conformes à la double mission qui leur avait été signifiée: combattre l'ignorance et soulager la souffrance.

Grâce à un hangar que les Pères leur avaient réservé, Mère Bruyère s'empresse de répondre à une urgence précisée dans son mandat: l'éducation des filles. Le 3 mars 1845, elles ouvrent une école de deux classes: une classe française et une classe anglaise; ce sera la première école bilingue de la province d'Ontario. Pour être en mesure de recevoir plus de pauvres et de malades, elles achètent une maisonnette voisine. Le 10 mai, c'est l'ouverture d'un hôpital, bien modeste il est vrai puisqu'il n'a que sept lits, mais c'est suffisant pour se conquérir immédiatement l'estime de la population. Mère Bruyère inaugure ainsi le réseau hospitalier en donnant naissance à un embryon d'Hôpital Général où elle accueille vieillards abandonnés, malades, infirmes, et orphelins nécessiteux.

L'aide de Mère Bruyère et de son groupe s'étendit au-delà de leurs établissements. En juin 1845, un service à domicile aux pauvres et aux malades est organisé. Il est confié à sœur Éléonore Thibodeau, une maîtresse femme qui, à elle seule et pendant des années, sera aussi la police d'Ottawa : gare aux maris qui vont dépenser leur salaire à la taverne! Seulement trois mois après leur arrivée, les sœurs avaient fondé une école, un hôpital général, un foyer pour personnes âgées, un orphelinat et une résidence pour enfants abandonnés. Lorsqu'en 1847, les autorités civiles veulent éviter la panique parmi la population frappée par le typhus, elles savent à qui s'adresser : elles font construire à la hâte des baraquements sur le terrain voisin du couvent ; des sœurs s'y enferment volontairement pour s'occuper de six cents malades pendant plusieurs mois ; elles en sauvent quatre cent soixante-quinze! Parmi les 22 sœurs, 17 contractèrent le typhus en donnant des soins aux immigrants irlandais, mais chacune y survécut.

Ont-elles eu de l'aide?

Pour soutenir ses œuvres, Mère Bruyère fonda l'association des Dames de charité, avec des canadiennes catholiques vite venues les assister. Les bourgeoises de Bytown, anglo-protestantes, réclameront de participer à; elles demanderont cependant une dérogation : ne pas visiter les malades, car ce genre de dévouement leur paraissait au-dessus de leurs

forces!

L'urgence d'une maison plus grande se faisait cruellement sentir. Sur un terrain qui leur avait été concédé pour un Hôpital général, elles ont fait construire une maison neuve dans laquelle elles trouveraient tous les appartements d'un pensionnat, tous ceux des sœurs, une chapelle, des salles pour les orphelins, les pauvres et les malades, ainsi qu'une place pour les lavages et une boulangerie. Le 10 janvier 1850, la maison était en état de recevoir ses premiers occupants, un groupe d'orphelins irlandais.

Est-ce que toutes ces oeuvres initiales ont survécu? Se sont-elles développées?

Les fondations du débuts se sont affermies Les Sœurs ont continué à développer leurs oeuvres dans Ottawa et en ont créé de nouvelles pour répondre aux besoins des temps.

1- SOIN DES MALADES : En 1861, les malades sont soignés dans un bâtiment distinct sur la rue Bruyère (12). Quant aux vieillards, l'Hospice Saint-Charles leur ouvre ses portes en 1871.(14) et (15) La Résidence Saint-Louis remplacera par la suite ce foyer pour personnes âgées. Et en 1924 on fonde la Maison Saint-Vincent, devenue l'Hôpital Saint-Vincent pour les malades chroniques ou ceux qui ont besoin de réadaptation.(15) Aujourd'hui, nos divers centres hospitaliers de l'Outaouais ontarien forment un complexe imposant; ils sont regroupés sous le nom SERVICE DE SANTÉ SCO, renommé en 2008 SOINS CONTINUS BRUYÈRE. Soins continus Bruyère, c'est l'Hôpital Élisabeth-Bruyère (16) l'Hôpital Saint-Vincent (17), la Fondation Bruyère, l'Institut de recherche Élisabeth-Bruyère, la Résidence Élisabeth-Bruyère(18), la Résidence Saint-Louis(19) , le Centre de médecine familiale Bruyère et le Centre de médecine familiale Primrose. SOINS CONTINUS BRUYÈRE est actuellement l'un des plus importants centres de soins de santé en son genre au pays.

2- ÉDUCATION: Les Soeurs Grises de la Croix ont largement contribué à l'établissement et à la consolidation des écoles élémentaires confessionnelles et des écoles secondaires dans Ottawa. De la petite école de 1845 émergeront avec le temps d'autres institutions qui ont laissé leur marque dans l'histoire d'Ottawa, tels(20) le le couvent Notre-Dame-du-Sacré-Coeur connu sous le nom de Couvent de la rue Rideau (21); le couvent N.-D.-du-Rosaire le pensionnat Mont-Saint-Joseph. En 1925(22), la reconnaissance par l'Université d'Ottawa du baccalauréat du Collège Bruyère, fondé au couvent de la rue Rideau en 1910, ouvre enfin la porte aux études universitaires aux jeunes franco-ontariennes.
Ont-elles continué à s'occuper des orphelins?

3- SOIN DES ORPHELINS: Deux graves épidémies: le typhus en 1847 et la grippe espagnole en 1919 ont laissé beaucoup d'orphelins: on a créé pour eux:(23) l'Orphelinat Saint-Joseph, 1865-1970 , l'Orphelinat Saint-Patrice,(1866-1926) pour les jeunes Irlandais et l'Asile Bethléem pour les bébés.

4- PRÉSENCE AU PAUVRES:

Engagées par vocation à se mettre au service des pauvres et des démunis de toutes sortes, les Soeurs de la Charité d'Ottawa ont toujours été présentes aux pauvres et aux démunis

de toutes sortes; les visitant à domicile, leur assurant non seulement une aide morale et spirituelle, mais aussi un secours et une assistance matérielle et financière. Pour eux, elles ont ouvert entre autres un Centre de bienfaisance dans leur Maison mère, une maison pour les femmes battues et leurs enfants, une maison d'accueil pour les jeunes filles en difficulté, une maison de thérapie pour les alcooliques, une autre pour les victimes du sida, elles ont promu un Centre de dépannage pour les familles moins nanties et la maison Chez Mère Bruyère qui est de fait un Comptoir de vêtements pour enfants. Elles ont assuré et assurent encore une collaboration avec les services sociaux du milieu.

Comment pouvaient-elles assurer leur subsistance ?

5- SUBSISTANCE et ENTRETIEN:

Les Soeurs ont beaucoup travaillé de leurs mains. Quant à la nourriture pour les Soeurs et leurs oeuvres, pendant longtemps deux fermes l'ont assurée: la ferme Youville (1885) à Orléans alors qu'il était un village rural à grande majorité francophone, puis la Ferme Saint-Louis (1894) près de Hurdman's Bridge où elles établirent leur noviciat en 1915.

6- LA VIE SPIRITUELLE n'a pas été oubliée; on a ouvert la Maison de Lajemmerais pour des retraites fermées, puis la Maison Notre-Dame-de-la-Providence Orléans.(28) bien sollicitée encore aujourd'hui, par les jeunes et les adultes francophones et anglophones de diverses confessions.

Aujourd'hui, nous sommes encore très nombreuses, soit 227 bien présentes dans Ottawa. Comme nous sommes des femmes d'espérance, nous avons même fait une rénovation majeure de la Maison mère de la section de 1850 et celle de 1935.

IMPLANTATION ET EXPANSION DES SOEURS DE LA CHARITÉ D'OTTAWA AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA EN DEHORS D'OTTAWA

Par Sœur Germaine Julien

I-AUX ÉTATS-UNIS

Les Soeurs de la Charité se sont dévoués d'abord à Ottawa., mais comme le nombre de Soeurs croissait rapidement, l'idée d'accepter des fondations à l'extérieur se présente très tôt à la pensée de Mère Bruyère, Les premiers établissements qu'elle fera en dehors d'Ottawa se feront aux États-Unis.

Des fondations ont eu lieu d'abord et surtout dans l'état de New York: la première en 1857 à Buffalo, D'autres ont suivi; puis les Soeurs sont allées se dévouer en Lousiane, dans le New Hampshire, mais surtout dans le Massachuset. C'est à Lowell qu'elles ont le plus duré dans le vécu du double volet de notre charisme. Encore aujourd'hui, fidèles à l'esprit de Mère d'Youville, elles sont présentes à l'Église et les personnes âgées sont toujours accueillies au D'Youville Senior Care Center, à Lowell fondé en 1960. Malgré l'augmentation de la moyenne d'âge, les Soeurs son très actives à Lowell. Bachand Hall offre l'accueil à de jeunes étudiantes dans leur cheminement. L'école Sainte-Jeanne-d'Arc de Lowell continue toujours sous la direction des Soeurs depuis 1910. L'une d'entre elles, Sœur Prêscille Malo a été reconnue pour son travail dans la communauté civile, comme membre de plusieurs Conseils d'administration, ainsi qu'une présence vitale dans la paroisse Sainte-Rita.

II-AU CANADA

PREMIÈRE FONDATION CANADIENNE EN DEHORS D'OTTAWA:LA VIEILLE MISSION de Temiskaming

Neuf ans seulement après leur première fondation américaine de 1857, les Soeurs de la Charité d'Ottawa essaient au Canada. Elles vont seconder les Pères Oblats auprès des Algonquins, à la mission Saint-Claude sur la rive ouest du lac Temiskaming, près d'un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, On l'appela la Vieille mission de Temiskaming.C'est la première fondation canadienne en dehors d'Ottawa,.

Dans la suite , la Congrégation s'est implantée dans trois provinces du Canada : l'Ontario, le Québec et l'Alberta.

PROVINCE D'ALBERTA

Laprovince d'Alberta est celle où nous avons été moins présentes et moins longtemps. Nous y avons oeuvré surtout dans le milieu hospitalier et dans deux villes :à Spirit River 1941-1971 et à Tangente 1957-1969.

PROVINCE D'ONTARIO

Dans la province d'Ontario, la mission éducative et les services caritatifs se sont développés de pair presque partout: La Congrégation s'y est dévouée dans plus de 37 centres distribués

au nord comme au sud de la province. Elles y ont vécu la mission éducative dans les écoles élémentaires catholiques, les écoles secondaires, et post-secondaires, en milieu rural comme en milieu urbain. Aujourd'hui, si les Soeurs de la Charité demeurent présentes et très engagées à Ottawa depuis 1845; elle le sont aussi à Mattawa où elles ont fondé l'Hôpital générale en 1878 et l'ont administré jusqu'en 1997. Deux cent quarante religieuses se sont dévouées pour le mieux-être de la population de la région et ont contribué à l'éducation des jeunes de l'école élémentaire Sainte-Anne. Actuellement elles sont surtout engagées auprès des démunis elles sont à Orléans depuis 1886;elles y sont encore actives à la Maison de retraite Notre-Dame-de-la-Providence, au couvent Saint-Louis et assument encore de l'aide auprès des personnes âgées de la Résidence Saint - Louis. Depuis 1896, elles sont très engagées dans la paroisse de Rockland. Depuis 1896 également, elles vivent leur mission à Sudbury où elles été nombreuses et actives dans l'enseignement à tous les niveaux. Elles y ont eu aussi un hôpital et une école d'infirmières. Elles sont aujourd'hui très présentes aux besoins de l'Église et aux favorisés de toutes catégories. Quant à leur collège Notre-Dame il a joui et jouit encore d'une réputation enviable. Dans ce milieu, très grande et bien reconnue est l'implication des Soeurs de la Charité d'Ottawa dans la promotion de la francophonie et de la culture.

D'ailleurs en octobre 2010, son ancienne directrice, Soeur Rachel Watier, était médaillée de l'Université Laurentienne de Sudbury, pour son parcours professionnel, les valeurs fondamentales qu'elle a promues et l'influence qu'elle a exercée dans son milieu.

PROVINCE DE QUÉBEC

Nous nous arrêterons plus longtemps à la présence au Québec des Soeurs de la Charité d'Ottawa.

Nous y avons oeuvré dans sept des régions actuelles de la province de Québec, en tout dans 44 villes ou villages. Partout nous avons vécu notre charisme dans sa dimension éducative et caritative, assurant une présence aux malades et démunis.

1) L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

Sur une période de 5 ans, Mère Bruyère a ouvert 5 missions, celles d'Aylmer (1867), de Montebello (1868), de Buckingham (1869), de Hull (1869), où nous sommes encore, et de Pointe-Gatineau (1872). Ces missions ont ceci en commun qu'elles se trouvent toutes à proximité d'Ottawa, mais dans la partie québécoise du diocèse, et qu'elles sont situées sur la rive nord de la rivière des Outaouais ou à proximité. De plus, à Maniwaki où nous sommes encore, Mère Bruyère a ouvert un couvent en 1870. Ont suivi des fondations à Papineauville, à Gatineau Mills, à Fort-Coulonge où nous sommes encore. Puis à Notre-Dame-de-la-Salette (1938). Après une vingtaine d'années, nous avons fondé à Chénéville, 25 ans plus tard à Lac Cayamant avec la responsabilité de la pastorale paroissiale et enfin à Masson où nous avons encore la responsabilité d'une maison diocésaine de prière. À tous ces endroits, les soeurs se sont adonnées en priorité à l'enseignement soit au primaire, au secondaire, ou au collégial, surtout dans des milieux de langue française, bien que l'on ait trouvé dans l'un ou l'autre endroit une population anglophone. Nous avons aussi ouvert un

hôpital à Maniwaki, à Buckingham et, à Hull le Sanatorium Saint-Laurent devenu aujourd'hui le Centre hospitalier Pierre-Janet.

2) l'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

La deuxième région où nous nous sommes implantées, c'est celle de l'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE. Nous avons oeuvré dans 13 régions. D'abord auprès des Amérindiens de Timiscaming (1866), puis dans les deux villes les plus connues aujourd'hui: Ville-Marie (1887), la métropole du nord-ouest québécois et la ville minière de Rouyn (1925) où nous sommes encore. En moins de six ans, dans un essor étonnant, on a fondé presque simultanément à Noranda, à Témiscamingue Station, à Notre-Dame-du-Nord, à Guérin, à Rollet, à Montbeillard. Vingt ans plus tard à Anglier et à Rémigny. Dans toutes ces maisons, les Soeurs se sont dévouées dans l'enseignement et la pastorale; elles ont aussi ouvert un hôpital à Ville-Marie, à Rouyn et à Noranda. Enfin, en 1990, nous avons accepté la mission de McWatters où une soeur est encore responsable de la pastorale paroissiale.

3) LE CENTRE DU QUÉBEC

Nous y avons oeuvré dans trois villes. La dernière fondation que fit Mère Bruyère un an avant de mourir fut celle du couvent-pensionnat de Saint-François-du-Lac. ; 28 ans plus tard, les soeurs ont ouvert un couvent à Odanak et 50 ans plus tard à Saint-Charles-de-Drummond. Nous n'Avons plus de maison dans cette région.

4) LA MAURICIE

Nous nous y sommes implantées surtout à quatre endroits. Dès 1878, nous sommes arrivées dans la Mauricie, à Pointe-du-Lac; nous y avons eu un pensionnat bien renommé; nos soeurs y vivent encore à la Maison Béthanie. En 1916, les Soeurs Grises de la Croix sont arrivées à Shawinigan sans savoir qu'elles y oeuvreraient un jour dans les écoles de trois paroisses: Saint-Bernard, Saint-Marc, Christ-Roi; qu'elles ouvriraient l'Hôpital Sainte-Thérèse et lui adjoindraient une École d'infirmières, qu'elles donneraient vie à un Institut familial et à l'École normale Saint-Pie-X. Très nombreuses sont encore aujourd'hui les Soeurs de la Charité d'Ottawa issues de ce milieu. En 1951, nous avons ouvert avec postulat et noviciat; en 1976, notre Pension Bruyère(20) ouvraient ses portes aux jeunes filles, surtout aux étudiantes; nous l'avons toujours.

5) LES LAURENTIDES

Dans cinq villes de cette région, D'abord à Mont-Laurier où nous avons tenu d'abord le Foyer Ste-Anne, qui accueillait les vieillards et les orphelins, et plus tard le couvent N.-D.-des-Laurentides où vivaient des Soeurs insérées surtout dans la pastorale diocésaine et paroissiale. Un an après Mont-Laurier, les soeurs arrivaient à Saint-Jérôme pour y vivre la même mission à l'Hospice-orphelinat devenu Hôpital d'Youville et vendu au gouvernement en 1973. Elles ont aussi travaillé à l'Auberge et se sont dévouées dans l'enseignement en dernier lieu à l'Académie Lafontaine. Nous avons aussi oeuvré dans l'enseignement à Lachute Mills et plus tard, dans le milieu hospitalier à L'Annonciation

(1971). En dernier lieu nous avons ouvert un couvent pour les soeurs enseignantes à Bellefeuille en 1992 .

6) LA MONTÉRÉGIE

Ce n'est que dans la deuxième partie du XXe siècle que nous sommes allées en mission dans la Montérégie et à quatre endroits. D'abord en 1968 , en vue de l'enseignement à Saint-Valérien, l'année suivante, en 1969 à Rougemont pour rendre service à l'Abbaye Notre-Dame-de-Nazareth et la même année pour prendre la responsabilité du Foyer de Rigaud.. En 1985, à Richelieu, nous sommes allées travaillé dans la maison l'Assomption de Richelieu, propriété des OMI. Pour la premier fois dans leur histoire, une femme, Soeur Gisèle Vadeboncoeur assumait le poste de directrice générale de cette maison.

7) MONTRÉAL

Pendant six ans, nous avons eu dans la région de Montréal une maison pour y loger nos soeurs étudiantes à l'Université de Montréal, C'était la Maison Notre-Dame-du-Saint-Esprit, sur le chemin Daulac.

IMPLANTATION ET EXPANSION DANS LE MONDE: en Afrique, en Asie, en Amérique du sud, dans les Antilles, en Océanie

Par Sœur Germaine Julien

Depuis sa fondation en 1845, la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa a grandi et s'est multipliée au cours des ans. Elle a essaimé dans presque tous les continents du monde.

A-EN AFRIQUE: Nous sommes dans le continent africain depuis 1931.

1-SUD DE L'AFRIQUE

D'abord dans le sud de l'Afrique: au Lesotho puis dans la République du Sud Afrique ; Soeurs s'y dévouent dans 14 maisons pour servir les pauvres du pays. Toutes natives d'Afrique, nos consœurs, ont toujours essayé de répondre aux nombreux besoins de la population: peu à peu ont pris forme écoles primaires et secondaires, jardins d'enfants, pensionnats pour filles, classes d'agriculture industrielle, de jardinage, de couture, dispensaires, hôpitaux ainsi que pastorale paroissiale. Récemment, elles ont ouvert le couvent Sainte-Claire, et l'orphelinat Bytown, un centre pour les orphelins du sida et les enfants moins privilégiés.

2-AFRIQUE CENTRALE

Nous sommes aussi présentes en Afrique centrale : depuis 1946 au Malawi et depuis 1961 en Zambie, essayant de répondre aux besoins d'éducation et de soins de santé avec écoles primaires et secondaires, pensionnats et hôpital, clinique, puis notre collaboration à la formation du clergé africain en pastorale paroissiale. Là aussi, dans nos 64 soeurs regroupées dans 10 maisons poursuivent notre engagement auprès de la population pauvre des deux pays par des projets de développement, par l'accueil des orphelins, par les soins aux nombreux malades du SIDA et de la malnutrition, et par l'éducation auprès des femmes et des enfants.

3- Au CAMEROUN

En 1996, à la demande de l'évêque du diocèse d'Édéa, nous avons accepté d'ouvrir une mission au Cameroun. Quatre Soeurs sont alors parties pour servir le peuple camerounais dans le nouveau diocèse d'Edea. Elles se mettent au service de la vie de l'Église et des pauvres. La pastorale auprès des jeunes, la formation des catéchistes, la formation des femmes chrétiennes et la promotion féminine, la pastorale sociale, la pastorale hospitalière, la présence auprès des prisonniers et la responsabilité du Centre d'accueil diocésain : voilà autant d'engagements qui exigent toutes les énergies de nos Soeurs. Aujourd'hui 9 scolastiques camerounaises riches de compassion et de dévouement assurent la relève

B- EN ASIE: AU JAPON ET EN THAÏLANDE

En 1960, nous traversons l'océan Pacifique pour une fondation au Pays du Soleil levant, le Japon. Avec de nouvelles recrues japonaises, nous avons pu servir, à l'hôpital Spellman de Sendai, puis plus tard à Kioto, à Yamagata, à Hirosaki, à Nagoya et à Kochi ; les soeurs

travaillent dans le domaine de la santé, auprès des personnes âgées, dans la réhabilitation des alcooliques et des drogués. Elles sont là au service des paroisses, dans les jardins d'enfants, avec les immigrés des Philippines. Maintenir le dialogue avec les grandes religions fait partie de notre mission éducative en ce pays du Levant. Selon les possibilités, nos Soeurs donnent des cours sur la Bible et animent des rencontres de formation. En Thaïlande, elles s'occupent des orphelins et des enfants de la rue. La présence de nos Soeurs Japonaises permet au charisme de compassion de prendre des formes nouvelles. Les Soeurs du Japon viennent de célébrer le 50e anniversaire de leur fondation.

C-EN AMÉRIQUE DU SUD, AU BRÉSIL

En 1961, pour collaborer avec l'équipe missionnaire du diocèse d'Ottawa, une équipe de quatre religieuses se rend au Brésil, à São Paulo. L'évangélisation est au centre de notre mission. L'engagement dans la pastorale jeunesse, dans la catéchèse auprès des enfants et des adolescents, dans la formation des leaders de communautés de base et dans l'annonce de la Parole dans les différents milieux font appel à nos ressources et à notre créativité. D'un couvent à l'autre, que ce soit à Ferraz Vasconcelos (São Paulo), à Monte Azul (Minas Gerais) ou à Panorama, nous retrouvons nos Soeurs avec les enfants de la rue, les jeunes des bidonvilles, les femmes dans le besoin, les groupes de rue et les communautés de base, les conseils municipaux de la santé et de la jeunesse. Coude à coude, nous essayons de bâtir une société plus fraternelle, une civilisation de l'amour.(photos). Les Soeurs du Brésil viennent de célébrer le 50e anniversaire de leur fondation.

D- Dans les ANTILLES, en HAÏTI

Depuis septembre 1967, nous sommes en Haïti l'un des pays les plus pauvres du monde. Les Sœurs de la Charité commencent leur apostolat à Port-au-Prince, et se rendent ensuite à Dessalines puis à Ennery pour des services d'éducation, de santé et de pastorale. Et à Port-au-Prince, au collège Saint-Martial, pour un service de collaboration avec les Pères Spiritains. Entre temps, l'une d'elles y assume la direction de la section du jardin d'enfants. Selon les besoins, d'autres Soeurs assurent le secrétariat général de la CHR et les soins de santé avec un organisme de l'archidiocèse. Même si nos effectifs sont très diminués, nous continuons notre présence dans les soins de santé. Nous maintenons la mission éducative par notre travail dans nos écoles primaires et par l'évangélisation, la pastorale jeunesse, la catéchèse, les groupes de base. Avec le peuple d'Haïti, nous demeurons fermes, «espérant contre toute espérance» qu'un jour la lumière jaillira.(photos)

E-EN OCÉANIE

Pour répondre au désir de nos Soeurs africaines du Lesotho, la Congrégation s'est implantée en Océanie, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, nous insérant auprès des réfugiés dans les oeuvres de pastorale et d'éducation populaire. Des Canadiennes sont allées les rejoindre avec un projet précis: et ponctuel: former des personnes aptes à travailler à un centre diocésain. (photos)

CONCLUSION

Depuis sa fondation en 1845, la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa a grandi et s'est multipliée au cours des ans. Aujourd'hui elle se retrouve encore bien active au Canada, aux Etats-Unis, au Lesotho, en République d'Afrique du Sud, au Malawi, en Zambie, au Japon, au Brésil, en Haïti, au Cameroun et en Thaïlande. Il est vrai que nous sommes moins nombreuses en Amérique du Nord . Mais nos approches éducatives ont toujours pour but de faire grandir les personnes dans la liberté et l'autonomie. Nous cherchons à faire surgir un monde meilleur en concertation avec le milieu, en solidarité intercommunautaire et ecclésiale. Nous donnons une attention particulière aux jeunes, en favorisant leur développement et en les aidant à découvrir le sens de leur vie. Femmes d'espérance, partout où nous vivons, nous essayons ensemble de vivre le défi du Chapitre général 2010: Osons du neuf .

CHARISME DES SOEURS GRISES DE LA CROIX (SOEURS DE LA CHARITÉ D'OTTAWA)

Par Sœur Germaine Julien

En arrivant à Bytown, quel était le mandat de Mère Bruyère ?

En arrivant à Bytown, Mère Élisabeth Bruyère, notre fondatrice, était porteuse du mandat de répondre aux multiples besoins d'une population pauvre, et souvent démunie à tous les points de vue. C'est ainsi que se lit la demande initiale de Monseigneur Phelan, alors à Bytown, dans sa lettre à Monseigneur Bourget de Montréal: Les fondatrices ont surtout voulu témoigner de l'Amour de Jésus Christ, en d'autres mots: elles venaient évangéliser. Mais comment ?

Mère Bruyère avait une vive conscience d'être chargée d'une mission, décrite essentiellement en termes d'évangélisation: Elle a fait le sacrifice d'une communauté tendrement aimée pour "porter aux enfants de Bytown la connaissance de Dieu et pour y réveiller la foi chez les Canadiens." L'entreprise des fondatrices avait une portée sociale réelle et incontestable: soulager misère et pauvreté et combattre l'ignorance, mais elles n'oublieront jamais leur première motivation: elles veulent évangéliser. Telle a été, et telle est demeurée l'ambition première des Sœurs Grises dans leur mission.

Quel charisme est spécifique à la Congrégation?

Le charisme des Sœurs grises consiste à être des femmes de compassion. Peu à peu s'est précisé le charisme des Soeurs Grises de Bytown avec son double volet: la mission éducative et le service des pauvres et des malades : être présente, instruire, éduquer, soigner, aider...Mère Bruyère et ses compagnes apportaient l'esprit de la fondatrice des Sœurs Grises, Marguerite d'Youville. Comme Mère d'Youville, Mère Bruyère avait dans le cœur la tendre compassion de Jésus Christ pour les malheureux; et comme elle, pouvait détecter rapidement les besoins immédiats du milieu avec la volonté d'y remédier le plus tôt possible. Comme Bytown était alors un milieu peu développé, même défavorisé à tout point de vue, elles se sont efforcées d'être d'abord et partout des *femmes de compassion*.

Comment s'est précisée leur mission ?

Une mission éducative

Très tôt s'est révélé ce que serait leur mission. Avant la fondation à Bytown, dans ses interventions pour obtenir des Sœurs Grises, le Père Telmon rappelle que «l'instruction et l'éducation religieuse des enfants pressent plus que toute autre chose». Dans sa lettre à la Supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal il écrit: "pas pour vous inviter, mais pour vous prier de nous donner deux de vos Sœurs pour faire ici l'école dans les deux langues en attendant qu'elles puissent par la suite, embrasser toutes les œuvres qui sont la fin de votre Institut.» Pour ce qui est des œuvres de charité, le P. Telmon laisse d'ailleurs les perspectives ouvertes, mais sa priorité, pour l'instant, reste l'éducation.

Au rythme des urgences qui se sont présentées sont nées des œuvres conformes à la double mission qui leur avait été signifiée: combattre l'ignorance et soulager la souffrance. Et elle répondit sans tarder à une autre urgence précisée dans son mandat: l'éducation des filles. Sitôt arrivées, les Sœurs annoncent l'ouverture d'une école de deux classes: une classe française et une classe anglaise; ce sera la première école bilingue de la province.

Mère Bruyère était consciente qu'elle avait été appelée à Bytown pour l'enseignement. Elle le rappelait souvent à ses Sœurs: « *Ne l'oublions jamais, mes chères filles, écrit-elle, nos supérieurs ecclésiastiques nous ont fait un devoir de nous livrer à l'enseignement. Nous avons accepté ce ministère, accomplissez-le généreusement* ». (Élisabeth Bruyère, 24 décembre 1875)

Les gens d'Ottawa ont vu leur petite école de 1845 se développer, rayonner et se multiplier.

Au cours des ans, avez-vous conservé cette dimension dans votre charisme ?

Fidèles à ce premier volet de leur charisme, les Sœurs Grises ont vécu leur mission éducative partout où elles ont été. Dans leurs écoles privées comme dans les écoles publiques; avec les petits comme avec les grands, dans les pensionnats, les collèges et les paroisses.

Aujourd'hui, notre présence dans les écoles en Amérique du Nord diminue. Mais, fidèles au projet de fondation, nous vivons notre mission éducative et notre mission d'évangélisation à travers l'enseignement et les autres formes d'éducation. Ainsi, Sœur Bibiane Lavictoire a établi le *Carrefour Bruyère* qui veut encourager toute croissance humaine et spirituelle afin que toutes les personnes qui participent deviennent de plus en plus libres et heureuses grâce à des parcours bibliques, psychologiques et spirituels, des services offerts aux paroisses et autres, des réseaux d'entraide. Nos approches éducatives ont pour but de faire grandir les personnes dans la liberté et l'autonomie. Nous cherchons à faire surgir un monde meilleur.

Est-ce que la mission éducative est l'unique caractéristique de votre charisme ?

Au service des pauvres

Un deuxième volet du charisme s'est imposé. Il va de soi que pour une Sœur Grise, une Sœur de Charité, l'amour du pauvre est primordial; il l'était en 1845 et il le demeure au XXI^e siècle. La Sœur Grise ou Sœur de la Charité de 1845, comme celle de 2011, est appelée à s'identifier de plus en plus à Jésus Christ, à le reconnaître dans les multiples visages de la pauvreté et à être signe de sa présence et de son amour. Mère Bruyère nous le rappelait:

«*Sœurs de la Charité, a-t-elle écrit, vous avez promis d'aimer Notre-Seigneur dans la personne des pauvres que vous soignez et des enfants que vous instruisez*». (Élisabeth Bruyère, 24 décembre 1875)

Dans le vécu du double volet de notre charisme, peu à peu les œuvres initiales se sont

consolidées; Mère Bruyère a ainsi donné naissance à un embryon d'hôpital général où elle accueille vieillards abandonnés, malades, infirmes et orphelins nécessiteux.

Êtes-vous encore engagées dans le service des pauvres et des défavorisés ?

Oui. Depuis les débuts et jusqu'à nos jours, partout où elles sont allées, surtout dans les milieux pauvres, les Sœurs de la Charité d'Ottawa qui ont succédé aux fondatrices ont été engagées activement en vertu de notre charisme, dans nos maisons, dans les écoles, les hôpitaux, les maisons d'accueil pour enfants et pour les personnes âgées, dans l'accueil des démunis, les visites à domicile. Elles continuent de prodiguer leurs soins aux personnes de toute condition, mais leurs préférences vont d'abord aux plus pauvres, et inclusivement aux immigrés. Pour eux, nous avons gardé et parfois ouvert des comptoirs où l'on distribue nourriture et vêtements, des centres de dépannage: voici quelques exemples à l'appui: à Ottawa, la maison Chez Mère Bruyère est un comptoir de vêtements pour enfants ; à Hull, en 1974, Sœur Marie-Anna Gagnon est cofondatrice de l'Accueil Ozanam qui servait des repas aux démunis et les accueillait l'après-midi. Cette œuvre est devenue depuis La Soupe populaire de Hull où nos Sœurs sont de fidèles bénévoles. Sœur Monique Beauchemin a ouvert la Maison d'accueil Mutchmore (qui vient en aide aux personnes dans le besoin, spécialement les femmes monoparentales, pour leur permettre d'accéder à une autonomie toujours grandissante et les assister dans leurs démarches pour intégrer le marché du travail ou le retour aux études. Plusieurs religieuses s'intègrent dans les services de dépannage. Pour ne citer que ceux du Québec, je veux évoquer Maniwaki qui a dans son couvent un Service de dépannage alimentaire et de fourniture de matériel scolaire pour les enfants. D'ailleurs, en 2006, la responsable Sœur Rolande Robidoux, a été décorée de la médaille du Gouverneur général pour son bénévolat.

Vu la diminution de notre nombre, nous avons opté pour nous intégrer dans les organismes déjà existants et qui défendent nos valeurs sans distinction de langue, de race, de religion. Quant il s'agit de démunis, nous ne refusons rien. Ainsi nous nous associons aux activités de la Saint-Vincent-de-Paul; à Gatineau, deux de nos sœurs font partie du Comité d'administration de la Soupe populaire ; à Trois-Rivières, nous sommes présentes aux Artisans de Paix, à Pointe-du-Lac, même les anciennes et les malades participent activement au Noël du pauvre . Il en est ainsi non seulement au Québec, mais partout, là où elles le peuvent des Sœurs sont présentes auprès des itinérantes, aux femmes livrées à la prostitution, aux enfants de la rue.

Quant il s'agit de démunis, nous essayons d'être toujours là, et avec des personnes désireuses de vivre notre charisme ; nous apportons le soutien de notre présence et de notre aide financière. La Congrégation a un comité permanent très actif, *SCO Justice et Paix*, qui nous garde en alerte. Du vivant de Mère Bruyère, une association de collaboratrices s'est formée, les Dames de charité, Sans porter le nom de bénévoles, elles en avaient toutes les qualités et tout le dévouement. Aujourd'hui, un bon nombre de personnes nous sont ASSOCIÉES, partageant notre charisme, notre spiritualité et prolongeant ainsi la Congrégation dans plusieurs milieux.

COLLÈGE DE MUSIQUE NOTRE-DAME DE HULL UNE PLACE D'HONNEUR A LA MUSIQUE

Par Sœur Germaine Julien

À quand remonte la place d'honneur que les Sœurs Grises de la Croix ont donné à la musique ?

À Hull, très tôt la paroisse Notre-Dame fut à l'origine d'une tradition musicale dont la population de Hull tira longtemps une légitime fierté. (Edgar Boutet, Asticou, Cahier no 25, p3-9)

Chez les Soeurs Grises, c'est dès 1870, à l'ouverture de l'Académie ouverte dans l'ancienne petite Chapelle des Chantiers, que la musique reçoit une place privilégiée dans la formation des jeunes filles.

Très tôt cet enseignement s'organise de façon systématique dans la Congrégation: on adopte des programmes et on en vérifie l'application. Chaque année, une musicienne de la Congrégation, nommée responsable de cet enseignement, vient de la Maison mère présider aux examens des élèves musiciennes: elle est en quelque sorte "l'inspecteur de la musique".

En 1890, Soeur Madeleine de Pazzi est nommée au Couvent Notre-Dame-de-Grâce de Hull. Avec elle, un nouvel élan est donné à la musique. Et de 1890 à 1909 la maison devient une véritable petite école de musique avec ses grandes salles, la multiplicité et la qualité de ses élèves, l'excellence des résultats aux examens et le brio des concerts annuels.

Les séances de distributions de prix des élèves musiciennes ont le décorum d'une collation de diplômes universitaires; les journalistes leur font de grands éloges.

Soeur Madeleine-de-Pazzi rêvait d'affilier son école à l'Académie de Musique de Québec, mais les règlements ne permettaient pas, semble-t-il, les visites d'examineurs itinérants. Elle l'affilia alors au Collège Musical de la Puissance établi à Montréal sous le nom de Dominion College of Music. Les cours sont ainsi sanctionnés par des diplômes: élémentaire, junior, senior, lauréat: et les élèves font honneur à leurs professeurs comme en témoigne cette lettre du secrétaire: du Collège.

En 1908, après avoir travaillé 18 ans à Hull, Soeur Madeleine-de-Pazzi est élue secrétaire générale de sa Congrégation. Son intérêt pour la musique ne s'éteignit pas puisqu'on la voit revenir administrer des examens même en 1936.

Oui a remplacé Sœur Madeleine-de-Pazzi ?

Soeur Louis-Joseph lui avait succédé en 1908; grande musicienne elle aussi, elle partageait l'enthousiasme et le zèle de sa devancière pour la promotion de la musique. Désireuse d'en moderniser les méthodes, elle se rend à Paris en 1938, avec Soeur Marie-Stella: les deux devaient suivre des cours à l'Institut de Pédagogie musicale. À leur retour précipité par l'entrée en guerre de la France, elles exposent les bienfaits de la Méthode Thiberge, dont le principal avantage serait le souci d'exercer toutes les facultés de l'enfant par des procédés favorisant l'acquisition de l'art musical; c'est une petite révolution qui eut d'heureux effets.

Avez-vous eu une réelle école de musique ?

En 1952, le rêve de la fondation d'une école de musique se concrétise sous l'instigation de Soeur Marie-de-la-Victoire Cette école commence modestement mais sûrement avec une dizaine d'élèves, au rez-de-chaussée du couvent. En 1955, l'École de Musique Notre-Dame, affiliée à l'Université Laval, se révèle très prospère tant par le nombre que par le degré d'avancement de ses élèves. Elle compte 48 musiciennes; l'étude du violon s'est ajoutée à celle du piano et l'école est favorisée de la collaboration d'éminents professeurs.

En mai 1957, elle présente ses élèves aux examens universitaires pour l'obtention des diplômes Supérieur, Complémentaire, Lauréat, Brevet d'enseignement; et deux ans plus tard, elle fête avec joie les premières bachelières de l'école. Aux festivals de musique et de chant, ses élèves connaissent aussi des succès très enviabiles. Les examinateurs se disent "très satisfaits du magnifique travail des professeurs et des élèves".

Un an plus tard, l'école de musique enregistre 75 élèves: 47 pour le piano, 20 pour le violon, 5 pour l'orgue et 3 pour le chant. Le statut de l'école se précise: le 21 avril 1965 elle devient un collège de musique affilié à l'université de Montréal et rattaché au Collège Marguerite-d'Youville dont elle bénéficie de la Charte d'incorporation. On peut maintenant y préparer des élèves à la maîtrise en interprétation et en virtuosité.

Où se trouvait située cette école ?

Depuis sa fondation, l'école de musique avait ses locaux dans le couvent de la rue Notre-Dame et souffrait forcément de la rareté et de l'exiguïté des lieux. Mais il eut le privilège d'être le premier groupe à bénéficier de la nouvelle construction sur le boulevard Taché où se trouve aujourd'hui l'Université du Québec; en 1963 il entre dans l'aile qui lui est réservée, Son essor est assuré: directrice et professeurs s'installent enfin dans des beaux locaux préparés selon leurs désirs avec des studios pour chacune des disciplines. Le nombre des élèves est consolant; filles, garçons, enfants, adolescents, adultes; ils sont chez eux dans leur sympathique et beau Collège.

Pourtant, cette euphorie connaîtra vite un refroidissement: la réforme des institutions d'enseignement le frappera lui aussi. Avec la vente du Collège classique, il joue ses derniers accords et, à regret, il faut le dire, doit céder sa place au Conservatoire de musique de Hull

qui occupera les mêmes locaux et qui est maintenant logé dans l'édifice rénové de l'ancien orphelinat de Hull.

Au cours de sa brève existence, le Collège de Musique Notre-Dame a participé activement à la formation d'élèves dont les noms font honneur à la région dans le domaine musical; entre autres, Pierrette Froment, Gaétan Robichaud, Hélène Clément, Marleen Finn, Claudette Minnie, Martine Jaworski, Louise-Marie Trottier.

Comme le Collège de musique Notre-Dame, le Conservatoire est toujours dédié à la formation professionnelle de jeunes interprètes musiciens de notre grande région.

Présence des SCO à Montebello, au pays des Papineau et des Bourassa

Par Sœur Germaine Julien

Quand êtes-vous arrivées à Montebello?

Après avoir fait une première fondation dans l'Outaouais québécois, à Aylmer, en 1867, Mère Bruyère en fit une deuxième, en septembre 1868, dans la paroisse Notre-Dame-de-Bonsecours de Montebello, la plus ancienne paroisse du diocèse; elle fut érigée en 1831.

Aujourd'hui, Montebello est une municipalité bien connue de la région historique de La Petite-Nation. Mais il n'en était pas ainsi en 1845. En 1674, la Seigneurie de la Petite Nation a été donnée à Monseigneur Laval de Québec. Le Séminaire de Québec la vendit en 1803 à Joseph Papineau qui confia la gérance du domaine à son fils Denis-Benjamin, alors dans la vingtaine. Plus tard, Joseph Papineau vendit sa Seigneurie à Louis-Joseph Papineau, son fils aîné.

Mère Bruyère connaissait-elle les Papineau ?

Les rapports des *Sœurs Grises* avec la famille Papineau dataient d'avant leur établissement à Montebello. Mère Bruyère fit très tôt la connaissance de la famille Papineau. Quand elle et ses compagnes sont venues fonder à Bytown, le 20 février 1845, il leur fallut parcourir la plus grande partie du trajet sur la glace, en suivant la rivière des Outaouais. En raison du temps doux qui faisait craindre pour le chemin de glace, on a tenu à poursuivre la route dans l'obscurité. Mère Bruyère précise que l'on a marché toute la nuit, pour ne s'arrêter que de trois heures et demie à huit heures du matin. On avait fait halte dans la famille de Denis-Benjamin Papineau. Les Soeurs ont été très bien accueillies par Papineau et sa femme, Louise-Angélique Cornud (photo). Denis-Benjamin était lui-même seigneur du fief de Plaisance, où il s'était fait construire une simple mais vaste résidence, à l'entrée de la double presqu'île.

Mère Bruyère était loin de penser qu'elle viendrait un jour s'établir à l'ombre du clocher de BonSecours, auprès du manoir hospitalier où vivait en repos le revendicateur et le défenseur des droits nationaux. De retour d'exil, Louis-Joseph Papineau se consacra de plus en plus à l'aménagement de sa seigneurie de la Petite-Nation et de son manoir Montebello. Il y fera sa retraite en 1854. Il y décédera en 1871, neuf ans après la mort de Julie. Quant à Napoléon Bourassa, il a épousé Azélie, la fille de Louis-Joseph Papineau. Leur fils, Henri Bourassa, fondateur du journal *Le Devoir*, fut l'un des premiers maires du village de Montebello. Ainsi, les Papineau et les Bourassa sont deux familles très liées à l'histoire de notre présence à Montebello.

Pourquoi êtes-vous allées fonder à Montebello?

L'abbé Médard Bourassa, frère de Napoléon Bourassa, était curé de la paroisse Notre-Dame de BonSecours de Montebello depuis 1858. C'est à lui que revient l'initiative d'obtenir des sœurs et de construire un couvent. Louis-Joseph Papineau lui-même avait fait don d'un terrain à cet effet. Le 6 septembre 1867, deux Soeurs Grises de la Croix, Sr Sainte-Thérèse

et Soeur Sainte-Anne, se rendaient à Montebello pour y jeter les bases d'une fondation. Le lendemain, elles liaient connaissance avec les gens du milieu.

Quel accueil les Soeurs ont-elles connu?

Elles ont visité toutes les familles de la municipalité; se voyant si bien accueillies, elles croyaient n'avoir que des amis mais elles vécurent très tôt des débuts épineux et pénibles. Elles commencèrent immédiatement l'enseignement dans des locaux provisoires. Soeur Ste-Thérèse regroupa les filles dans la sacristie, et Soeur Ste-Anne reçut les garçons dans une boutique de boulangerie. Tous les enfants semblaient bien disposés. Le lendemain, Soeur Ste-Anne trouva que les vitres avaient été brisées pendant la nuit par des malveillant qui s'opposaient à la venue des religieuses dans leur village. Louis-Joseph Papineau en fut vraiment peiné.

La maîtresse ne perdit pas courage; on ramassa les pierres qui avaient fait le dégât, les vitres absentes furent remplacées et avec toute confiance en Notre-Dame-du-Bon-Secours, l'oeuvre reprit de plus bel. Le 6 novembre, l'école était logée dans un modeste couvent bâti par l'énergie initiative de Monsieur l'abbé M. Bourassa.

Est-ce que les relations se sont améliorées?

Avec le temps, les esprit se calmèrent et l'école devint florissante.

Les Soeurs ne tardèrent pas à bénéficier de la confiance de toute la population.

Soeur Ste-Thérèse avait reçu du ciel un don de foi extraordinaire. Elle disait: "Tout est possible à Dieu", et Dieu ne lui refusait rien. Un jour, les gens viennent lui dire qu'une invasion soudaine de sauterelles menace les récoltes, et ils implorent le secours de ses prières. Le curé étant absent, la chère supérieure dit: "*Demain, nous ferons une procession la croix en tête. Toute la population devra en faire partie. Nous prierons de tout coeur et le bon Dieu, touché de notre confiance, saura bien nous exaucer*" La procession eut lieu et le fléau cessa, à la grande joie des habitants. Jugeons de la surprise du pasteur à son retour. Comme il taquina Soeur Sainte-Thérèse sur son initiative pieusement originale et un peu en dehors des rubriques ordinaires.

Quelle mission les Soeurs venaient-elles vivre à Montebello?

À Montebello, les Soeurs ont surtout vécu la mission éducative.

Disons tout d'abord que deux oeuvres ont longtemps vécu côte à côte et en bons termes; l'École paroissiale et le pensionnat. Chaque oeuvre a évolué avec succès. Les Soeurs ont eu la direction des deux et les deux oeuvres ont toujours entretenu de belles relations.

a-L'École paroissiale:Saint-Michel

Quand leur petit couvent a été prêt, les soeurs ont logé les deux classes de l'école dans le couvent. De la fondation à 1876, elles ont compté dans cette école de Montebello entre 115 et 170 élèves, garçons et filles. Puis on a construit une école qui prit le nom d'école paroissiale Saint-Michel. Une école qui a si bien évolué qu'elle est devenue l'Académie Saint-Michel. Et avec les années on a dû construire une nouvelle école. Et plus tard on en

construisit une plus grande encore une autre plus loin du couvent.

b- Le pensionnat:(le couvent)Une école privée bilingue.

Quand l'école paroissiale a eu sa bâtisse , il ne restait au couvent que les filles du cours supérieur , alors la petite académie est devenue le berceau d'une famille de pensionnaires. Les premières pensionnaires arrivent au couvent en septembre 1893: " ce qui met plus de vie dans la maison", écrit la soeur responsable des chroniques de la maison. En décembre 1893, cette école privée était une école bilingue. Elle a connu une belle évolution.

Évolution de l'oeuvre: une Académie.

Dès1900, les élèves se présentent aux Examens du Bureau Central. Et en 1902, le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique autorise le couvent à porter le nom d'Académie. La pierre sera posée le 22 sept. 1902: grande fierté pour les gens et les Soeurs.

En 1911 on procède à l'ouverture d'une école ménagère à Montebello en Outaouais L'enseignement ménager en Outaouais débute au couvent des Soeurs Grises, à Montebello, à la demande du curé Chamberland. 9 ans plus tard, en 1920, on inaugure la nouvelle École classico-ménagère dont la mission est de former des femmes ménagères catholiques et canadiennes-françaises. Lors de sa visite, en avril 1922, l'Inspecteur des écoles ménagères, l'abbé Martin, dit aux parents que ce couvent dirigé par des religieuses compétentes était la gloire non seulement de leur région mais aussi de toute la province.

Le rayonnement de l'École se poursuit. En 1924, une cinquantaine de religieuses viennent suivre des cours : art culinaire, couture, broderie, tricot, coupe, blanchissage, Et comme les relations avec les Papineau et les Bourassa sont toujours bonnes, une visite au manoir termine les cours. En 1927, l'École ménagère de Montebello s'affiliera à l'Université de Montréal et offrira un diplôme universitaire à ses finissantes. L'évolution de l'école se poursuit: en 1949, elle devient une École supérieure d'enseignement ménager, Deux ans plus tard ce nom est changé en celui d'Institut familial.

Leurs bonnes relations avec les Papineau et les Bourassa se sont-elles maintenues?

Dès les débuts, elles ont bénéficié de l'appui et même de l'amitié des familles Papineau et Bourassa. Ils visitent régulièrement l'école et le couvent, se montrent attentifs aux besoins des Soeurs et des élèves. Ils invitent les soeurs dans leur château , encouragent les élèves, donnent de beaux prix à la fin de l'année. Louis-Joseph Papineau se montrait toujours attentif, faisant plusieurs visites et se déclarant sensible au bon souvenir dont l'assurait Mère Bruyère. À la Fête-Dieu de 1868, il suit la procession, Le 15 juillet 1868, il assiste à une séance, fait un discours. Le lendemain, il fait une visite aux Soeurs accompagné de sa nièce de Philadelphie. Papineau se fait présent aux examens et aux distributions de prix. Il décède le 23 septembre 1871. Alors, son fils, Louis-Amédée, devient le nouveau seigneur Papineau. Lui aussi s'intéresse à l'oeuvre des Soeurs mais sera moins présent. Ce n'est pas le cas de sa soeur, Mlle Ézilda Papineau, qui apporte de l'eau de Lourdes à Sr Duhamel en mission à Montebello.C'est elle qui a élevé les enfants de sa soeur Azélie, morte à l'âge de

32 ans ; Azélie était épouse de Napoléon Bourassa, peintre, auteur, professeur, sculpteur et architecte.

Les Soeurs écrivent dans leurs chroniques: Les Papineau et les Bourassa nous ont été très présents et “comptent au nombre de nos insignes bienfaiteurs.”

Que représentait l'École de Montebello pour la Petite Nation?

Pendant longtemps, l'École privée de Montebello sera dans la Petite Nation un foyer rayonnant de culture. Napoléon Bourassa lui-même viendra donner aux soeurs des cours de dessin.(21 août 1891) et leur parler de son roman, “Jacques et Marie” qu'il a composé dans la tour du chateau Papineau, roman fondé sur le thème poignant de la séparation de deux jeunes amoureux lors de la dispersion des Acadiens par les Britanniques en 1755 (21 août 1894). Sous la direction de soeurs musiciennes très compétentes, entre autres Soeur Madeleine-de-Pazzi et Soeur Louis-Joseph l'enseignement de la musique y connaît de grands succès devant les examinateurs du Dominion Collège. Plus tard, la chorale de l'Institut se classe aux 1ers rangs au festival d'Ottawa

Les activités culturelles se multiplient : fondation d'une amicale, fondation du cercle littéraire Laure Conan, préparation intensive au grand congrès de la langue française de 1937 à Québec, création d'un journal étudiant “Belle Montée”, récital de diction et de musique sous la direction de Mme Laurette Laroque- Auger (Jean Després) (19) (30 mai 1930) et de Germaine Séguin (1940), séances patriotiques, débats littéraires, soirées de folklore; elle en donnent même une au Collège Globe, à Ottawa, le 26 mai 1962

À cette époque, les maisons étaient-elles construites à l'épreuve du feu?

Par trois fois, les soeurs de Montebello ont vécu l'épreuve de l'incendie:

- le 24 mars 1880: Incendie du petit couvent où les Soeurs sont entrées le 6 novembre 1867. Construction d'un couvent plus grand
- le 2 août 1913: Incendie du couvent, Nouvelle construction (20)
- le 14 avril 1920- Incendie du pensionnat. Le Droit annonce sa réouverture pour le mois de septembre: le 15 sept. entrée de 80 pensionnaires.

Qu'est devenu l'Institut familial de Montebello?

En 1965 vint le rapport Parent avec la discontinuation de l'Institut familial. Les pièces se vident; des soeurs enseignent encore à l'école Saint-Michel. Plus tard Les soeurs qui y demeureront maintiennent une présence active dans la paroisse et iront enseigner soit à Montebello (Saint-Michel) ou à Papineauville ou à Saint-André-Avellin. La Congrégation entreprend des démarches pour la vente de la maison et fait construire un petit couvent plus modeste pour y loger les Soeurs(21). Elles le vendront, deviennent locataires en 1999 et vivent leur départ définitif de Montebello en 2004.

COLLEGE CLASSIQUE MARGUERITE -D YOUVILLE : 1945-1967

Par Sœur Germaine Julien

L'an 1945 marquait le centenaire de fondation des Sœurs Grises de la Croix, ce fut aussi l'année d'ouverture du premier collège classique féminin de l'Ouest de Québec.

Qui l'a fondé ?

C'est une fille de Hull, Soeur Joseph-Arthur (Clarisse Laramée), qui en fut la promotrice. En 1925, elle avait été cofondatrice du Collège Bruyère d'Ottawa, affilié à l'Université d'Ottawa, collège où l'on enseigne le programme du baccalauréat ès arts. En 1945, alors directrice de Scolasticat Notre-Dame-de-Grâce de Hull, elle rêvait de doter Hull, sa ville natale, d'un collège offrant aux jeunes filles de sa région ce que leurs frères trouvaient au collège Saint-Alexandre de Limbour depuis 30 ans. Dans sa pensée, les adolescentes des familles ouvrières seraient ainsi favorisées.

Du rêve, elle passa aux actes sans tarder. Comme elle n'avait pas de bâtisse pour y loger son futur collège, elle choisit de le créer dans les locaux du scolasticat Notre-Dame qui occupait une section de l'aile du couvent des religieuses au 172 rue Notre-Dame à Hull (2) ; l'autre aile, la plus vaste, était réservée à l'École normale Saint-Joseph et à l'école d'application, appelée tout simplement « L'École annexe ». Les religieuses scolastiques acceptèrent de partager temporairement leurs salles de cours avec les futures collégiennes. Le 1er mai 1945, l'Université Laval accordait un certificat d'affiliation et le 12 septembre suivant, trois élèves régulières, vingt à temps partiel et six professeurs donnaient au Collège Marguerite-d'Youville une existence concrète et officielle. C'était très peu : c'était déjà beaucoup.

Êtez-vous restées longtemps dans les locaux des religieuses ?

Dans l'esprit des fondatrices se dessinaient les plans d'un collège moderne, bien équipé ; elles rêvaient d'une construction indépendante, uniquement pour le collège. Les avant-gardistes osaient même parler de ce qui semblait alors un luxe inouï, une piscine intérieure. Et les parents y allaient de leurs encouragements et de leurs conseils. Dès 1945, la Ville de Hull céda aux Sœurs Grises le terrain Fleming, entre le chemin d'Aylmer (boulevard Taché) et les voies du C.P.R. Ce terrain était situé sur le boulevard Taché en haut de la côte où se trouvait le cimetière protestant St. James. Suivit une longue suite de démarches et de requêtes auprès du gouvernement provincial en vue d'obtenir une subvention en faveur du collège projeté.

Comment les collégiennes réagissaient-elles face à l'étroitesse des lieux ?

Quant aux élèves, la rareté des locaux n'entravait pas leurs activités. Elles réussirent même à monter une « séance » qui fut jouée dans la salle paroissiale, en face de l'église Notre-Dame. Cette pièce fut un vrai triomphe. En 1947, les 24 collégiennes fondaient un journal étudiant, "le d'Youville", membre dès ses débuts de la Corporation des Escholiers

Griffonneurs. (Deux ans plus tard, cette feuille étudiante mérita une Griffe d'argent pour la tenue littéraire de ses articles). En 1948, le premier cycle du cours universitaire est établi; miracle d'ingéniosité, on réussit à maintenir huit cours dans quatre locaux

Déjà le Collège Marguerite-d'Youville est reconnu pour l'esprit de travail de ses élèves et l'ardeur à la fois tenace et sympathique de ses professeurs. J'avais alors le privilège d'être du nombre des professeurs, mais c'était un privilège très exigeant.

Avez-vous eu de bons résultats ?

Le 8 décembre 1948, le Collège fêtait sa première bachelière Hélène Rocque, Mgr Alexandre Vachon présidait la cérémonie; il confirmait ainsi la mission officielle de cette oeuvre d'éducation..

Un collège, c'est un séminaire où l'on cultive les belles fleurs, et entre les belles fleurs, les plus belles sont les femmes instruites. Cette pépinière du Collège Marguerite-d'Youville a su développer de ces fleurs. Une seule s'est épanouie et avec quelle splendeur. Nous pouvons nous attendre à une riche éclosion de fleurs féminines dans un avenir rapproché. 8 déc. 1948
--

Alors une crise de logement força les Soeurs Grises à fermer temporairement une institution dont l'essor était appréciable: en quatre ans, il avait formé quatre bachelères et enregistré une centaine d'inscriptions dont dix en philosophie.

L'avez-vous gardé fermé longtemps ?

À la suite des demandes réitérées et pressantes des citoyens de Hull, et grâce à une subvention provinciale de 60 000 \$, la réouverture du Collège est annoncée, sur le terrain Fleming. Le 13 juin 1952, c'est la bénédiction du terrain puis la construction du modeste petit collège dont l'adresse officielle était 333 boulevard Taché. En septembre 1952, 36 élèves enthousiastes réparties en trois cours : Eléments latins, Syntaxe et Méthode, prennent possession d'un modeste édifice, sur le boulevard Taché. Edifice qui parut alors spacieux et moderne avec ses six classes, son petit laboratoire, une salle de bibliothèque, un bureau de direction et un vestiaire. On avait même un local pour une classe maternelle. Ces petits enfants apportaient la richesse de leur fraîcheur et de leur joie. Le Collège Marguerite-d'Youville revivait, la flamme de 1945 brûlait encore d'une même ardeur pour la promotion de la femme, la culture française et la formation chrétienne intégrale. Mgr Marie-Joseph Lemieux vint bénir le nouvel externat classique. Admirant la vitalité du jeune rameau qui promettait de survivre à sa transplantation, louant le souffle de saine jeunesse qui l'animait, il lui dit avec sagesse: "C'est le propre des oeuvres voulues par Dieu d'être fortifiées au lieu d'être abattues par l'épreuve."

Vous étiez encore à l'étroit ; vous sentiez-vous limitées dans vos activités ?

Faute de locaux disponibles, on transformait rapidement une classe en salle de conférence ou en théâtre, gymnase, salle à dîner et même chapelle. Les élèves y jouaient des séances dramatiques, présentaient des débats bien préparés, sur des thèmes reliés aux auteurs classiques: Corneille, Racine, Molière, ou sur des sujets plus universels: le féminisme, la survivance, la qualité de la langue. C'est dans ce tout petit collège qu'elles reçurent un jour la visite d'une des plus grandes dames de notre temps, Madame Georges Vanier, épouse du Gouverneur général. Par une étrange coïncidence, six jours plus tard, elles étaient elles-mêmes reçues à la résidence du Premier Ministre du Canada par Madame Diefenbaker. Les professeurs avaient le souci constant de faire bénéficier leurs élèves de tous les avantages que leur offrait leur région: c'est pourquoi, on inscrivait à l'horaire des visites à la Galerie Nationale, au Musée, aux Archives et à l'Hôtel des Monnaies. Le mouvement de J.E.C. y était actif et rayonnant, le Cercle des Jeunes Naturalistes a connu aussi des heures bien enrichissantes.

On n'avait pas peur du risque: on a relevé celui de composer et de présenter des séances où l'on ne parlait que le latin ; le texte était composé par les élèves, guidées bien sûr par leurs professeurs de latin. On y avait aussi le sens de la fête et le goût des audaces. Et le côté du bénévolat humanitaire ne fut pas oublié : Le Collège tenait à développer les intelligences, cela va de soi, mais il tenait aussi à la culture du don de soi. Il faut dire que la J.E.C. nous aidait beaucoup dans ce sens. Ainsi, certains vendredis après-midi, un groupe d'élèves allaient parfois à l'Orphelinat situé au bas de la côte, donner des heures de congé aux Sœurs Dominicaines chargées des salles de petits enfants. Nos élèves-gardiennes avaient reçu une vraie préparation pour leur aide. D'autres collégiennes allaient dans certaines familles démunies donner un coup de main à une mère malade pour l'entretien de sa maison et le soin des enfants. Ces sorties étaient soigneusement préparées et assujetties à beaucoup de discrétion.

Sentiez-vous les jeunes heureuses ?

Comme le nombre initial des élèves était peu élevé, des relations étroites subsistaient entre les parents et les professeurs, relations qui entretenaient au Collège un air familial et que nous avons beaucoup regretté quand le nombre des élèves fut trop élevé. Car le Collège a grandi lentement mais énergiquement. Les inscriptions montèrent progressivement pour atteindre le consolat total de 204, en 1963, et avec treize professeurs à temps complet, et d'autres à temps partiel. Des professeurs spécialisés y venaient pour la diction, le chant. Nos élèves avaient développé le sens du travail, de l'entraide et du service. Je peux affirmer sans crainte que le bonheur y régnait.

Désireuses de se retremper dans l'atmosphère fraternelle de leur Collège, les anciennes fondèrent le 5 novembre 1960 une Amicale qui ne tarda pas à convoquer toutes les anciennes à un thé inaugural le 27 novembre suivant. (5)

Ou'est-ce qui vous a motivées à agrandir ?

L'évolution inévitable du nombre de classes, les multiples exigences d'une formation intégrale incitèrent les Soeurs Grises à recommencer leurs démarches en vue d'obtenir du gouvernement l'aide nécessaire à un agrandissement devenu urgent. Le Ministre de la Jeunesse vint étudier sur place la situation et les projets; par la suite, grâce à la persévérance de l'Économe provinciale, Soeur Marie-Caroline, grâce aussi à un apport substantiel du Gouvernement provincial, le collège put bénéficier d'une nouvelle maison grande et moderne. On y jouissait des avantages de belles salles de classe, d'une bibliothèque vaste et attrayante, d'une belle chapelle, d'un vaste auditorium où se sont donnés des concerts, et où nous avons eu le bonheur d'accueillir Félix Leclerc, Nous y avons également un magnifique gymnase, une grande cafétéria, et chose inouïe, d'une piscine intérieure, le summum de nos rêves de 1945. Disons que cette piscine est toujours en activité en 2011. Enfin, nous y avons tous les avantages dont nous avons rêvé et dont nous avons si longtemps été privées. Enfin nous avons un aumônier, et les jeunes du groupe ALLÉLUIA de la maison de formation des Pères Rédemptoristes venaient s'y préparer à leur futur ministère de la transmission de la Parole.

Le 3 mai 1964 vit le couronnement de vingt-deux ans d'attente, de travail et de collaboration. Mgr Paul-Emile Charbonneau présida aux fêtes d'inauguration de ce beau Collège Marguerite-d'Youville et appela la bénédiction de Dieu sur cette imposante maison qui pouvait accommoder près de cinq cents élèves et une centaine de pensionnaires.

En avez-vous profité longtemps ?

Mais nous n'avons pas eu le bonheur de jouir longtemps des avantages de notre beau collège. L'ère des réformes pédagogiques était amorcée. La Faculté des Arts de l'Université Laval inaugurait un nouveau programme et autorisait certaines maisons affiliées à l'adopter en septembre 1964. Aucun des trois collèges classiques de la région ne pouvait avec ses seules ressources offrir toutes les options obligatoires de nouveau programme; c'est pourquoi les trois conclurent une entente de regroupement qui prit le nom de Consortium Marguerite-d'Youville, collège régional qui s'est établi dans notre collège et s'adjoignit les deux Ecoles normales de la ville et l'Institut de technologie.

Le 13 novembre 1965, Soeur Thérèse-Marguerite, présidente du Consortium, présentait au Conseil Supérieur de l'Éducation cette "famille étudiante à la fois hétérogène et unifiée" qui provenait de six institutions différentes.

Ainsi prit fin l'histoire du seul collège classique féminin de Hull; à partir de 1967, ses murs abritent le CEGEP de Hull qui ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire de l'éducation en pays hullois.

C'est l'Université du Québec qui occupe maintenant sur le boulevard Taché les locaux du Collège Marguerite-d'Youville, et l'a enrichi de beaucoup d'ajouts et de transformations.

Historique du couvent Notre-Dame-de-la-Merci d'Aylmer

Par Sœur Colette Barbary

1. Votre fondatrice a encore une fois participé à la fondation du couvent d'Aylmer, n'est-ce pas ?

Mère Élisabeth Bruyère était une femme entreprenante et une femme d'Église. Elle possédait un cœur missionnaire déjà tout en feu malgré son jeune âge, 27 ans. L'éducation, le soin des malades et l'attention primordiale aux pauvres remplissaient les horaires journaliers de la petite communauté de Bytown. Voilà pourquoi, par souci missionnaire, elle tenait à cœur d'envoyer quelques sœurs là où les évêques les invitaient. Dès 1850, Mgr Guigues et le curé François-Régis Michel expriment le désir d'avoir des Sœurs pour ouvrir une école à Aylmer, un gros village à proximité de la rivière des Outaouais et du lac Deschênes. C'est un des plus anciens établissements de la région. Cependant à l'époque, Mère Bruyère disait n'avoir pas suffisamment de Sœurs pour une nouvelle fondation. Plus tard, en 1867, le curé éprouvé par le feu du couvent qu'il avait fait bâtir pour une autre communauté, revient à la charge. Cette fois, Mère Bruyère accède à sa demande, elle écrit à la communauté : « La mission d'Aylmer est un fait accompli...mais, je ne sais pas encore où prendre les Sœurs ! » On reconnaît dans ses paroles un véritable esprit de foi et une grande confiance en la divine Providence.

2. Finalement qu'est-il arrivé ? De quelle manière le curé les reçoit-il

Le curé ne pouvait que montrer son soulagement, les Sœurs Grises lui achetaient le terrain et les restes du couvent calciné et le libéraient ainsi d'une lourde dette. Le 26 août, trois religieuses se rendent à leur nouvelle demeure temporaire, une maison louée à un couple de la place. En femmes fortes, elles tiennent bon devant l'aspect plus que vétuste de leur habitat. Elles ont la consolation d'être invitées à prendre leurs repas au presbytère pour quelques jours. Cependant, elles décident de coucher sur la dure dans leur maison. La Supérieure écrit : « Nous ne dormions pas cette nuit-là, car les souris et les puces nous assiégeaient sans miséricorde. » Ce sera leur étable...un vrai « Bethléem ». Le lendemain, les Sœurs nettoient trois locaux afin d'être en mesure de recevoir quelques jeunes écoliers. On donne le nom d'*Académie* à l'œuvre qui commence. Après quatre mois, l'assistance journalière est de 15 élèves. A la fin de l'année, on aura reçu 70 élèves, garçons et filles, dont 15 protestantes – elles pratiquaient déjà l'œcuménisme-. Les Sœurs enseignent aussi à 112 élèves à l'école paroissiale St-Paul.

3. Quelles sont leurs activités quotidiennes ?

Malgré le nombre restreint de religieuses au début, chacune utilise à plein chaque minute de la journée.

En plus de leur travail en éducation, les pionnières ne manquent pas de visiter les malades à domicile, leur distribuant même des médicaments ; des familles endeuillées, des pauvres à qui elles remettent quelques vêtements et nourriture ; elles visitent même des prisonniers auxquels elles profèrent des paroles d'encouragement. Mère Bruyère leur rappelle souvent leur premier devoir : venir en aide aux pauvres. C'est ce qu'elles garderont au cœur durant 100 ans où elles font vraiment œuvre d'Église.

Elles sont elles-mêmes très pauvres, heureusement que la générosité des gens leur vient en aide : les uns apportent des poules, d'autres du lard, du jambon, du mouton, des légumes et des fruits de leur jardin. Les Sœurs se montrent très reconnaissantes vis à vis ces bienfaiteurs et bienfaitrices.

4. Finalement, quand vont-elles entrer dans leur vrai couvent ?

En mai 1871, elles quittent leur étable pour s'établir dans le beau couvent en pierre construit sur l'emplacement du couvent détruit par les flammes. Le bon Père Michel tout heureux d'avoir enfin un pensionnat, se réserva le privilège d'offrir, avec Mère Bruyère, une magnifique statue de la Vierge Marie sculptée sur bois doré et « belle à ravir » nous disent les chroniques ; elle fut placée dans la niche sur le portail du couvent. Elle y est toujours, vraie figure de proue. L'année suivante, on procéda à la bénédiction du couvent que l'on mit sous la protection de Notre-Dame-de-la-Merci.

5. En quoi consiste l'éducation à l'Académie ?

L'éducation prendra plusieurs formes dans ce pensionnat : on y reçoit de très jeunes enfants au cours primaire tout comme de plus âgés pour le secondaire. Au cours des ans, on y enseignera le cours commercial, le cours classique et scientifique. La culture a toujours eu sa place dans nos pensionnats et nos écoles, les murs résonnent au son de la musique et du chant. On y présente des concerts et des « séances » qui sont courus par les gens de la place et les parents même ceux de l'extérieur. Le curé avait autorisé les Sœurs à demander un petit montant pour assister à ces représentations afin de se faire un peu d'argent pour subvenir à leurs dépenses.

Le couvent d'Aylmer vit une enfance modeste ce qui ne l'empêchera pas d'organiser des cours d'étude bien prisés même de l'extérieur. Ce fut une école bien reconnue pour la qualité de son enseignement et de son accueil.

Lors du décès de Mère Élisabeth Bruyère, en 1876, le couvent et pensionnat est bien établi. Le nombre de pensionnaires et d'externes augmentent régulièrement.

6. En plus de l'enseignement, est-ce que les Sœurs s'engageaient avec les jeunes ?

Les Sœurs continuent l'éducation en mettant sur pied plusieurs mouvements de jeunes : la J.E.C., la Congrégation des saints Anges et autres.

Plus tard, elles travailleront conjointement avec le curé et certaines personnes de la paroisse dans la préparation des jeunes aux sacrements. N'était-ce pas déjà à l'image d'une Église-communion ?

Évidemment, elles abordent également la liturgie afin de rendre les célébrations dominicales et les fêtes plus vivantes et festives. Elles y engagent toujours leurs jeunes et des laïcs.

Les œuvres humanitaires font aussi partie de leurs préoccupations. Par exemple, lors de deux incendies qui laissent à la rue une centaine de familles, les Sœurs ouvrent grandes leurs portes. On y installera des lits de fortune dans toutes les pièces disponibles. La Maison mère d'Ottawa viendra appuyer les Sœurs d'Aylmer en leur envoyant de la nourriture et des vêtements. Les Sœurs organisent, avec leurs élèves, des séances musicales et dramatiques au profit de la Croix rouge pour venir en aide aux personnes dans le besoin.

En 1904, la magnifique église paroissiale, St-Paul, est détruite par les flammes. Le couvent accueillera les paroissiens dans leur chapelle durant toute une année, pour la messe dominicale.

Le couvent conservera sa vocation en éducation jusqu'à son centième anniversaire en 1967. Au-delà de 4600 religieuses se sont succédé à Aylmer

7. Qu'arrive-t-il après 1967, c'est-à-dire lors de leur 100^e anniversaire ?

En effet, après 100ans, en 1968, le couvent Notre-Dame-de-la-Merci se transforme en résidence pour les religieuses âgées et retraitées de notre Congrégation. Si les modalités changent, les cœurs ne changent pas. On y continue l'œuvre de la musique, quelques services à la paroisse, sans oublier la priorité donnée aux pauvres qui sont visités avec compassion. Certaines Sœurs tricotent pour que les plus démunis aient des mitaines et des tuques pour l'hiver ; les autres donnent des cours pour aider des personnes en difficulté d'apprentissage ; d'autres ont pris des cours de pédicure, etc. D'autres réparent des statues apportées par des gens de la place. Les Sœurs âgées sont heureuses de pouvoir aller se délasser dans les grands espaces de la cour ; de s'asseoir à l'ombre des grands érables centenaires. Elles apprécient ce lieu de paix pour leurs vieux jours. Mais un autre tournant s'annonce.

8. Quel est ce tournant ?

Après 130 ans, en 1998, c'est la renaissance de la maison. Après plusieurs rencontres avec les responsables de la municipalité et du diocèse de Gatineau, les autorités de la Congrégation acceptent de réaménager le dit Couvent pour l'ouvrir à une autre vocation. Le couvent Notre-Dame-de-la-Merci devient La Maison communautaire Bruyère d'Aylmer. On veut relever le défi d'une vocation propre à notre fondatrice que l'on perçoit dans notre devise: «J'étais malade et vous m'avez visité...Je suis l'appui du faible.»

9. Que se passe-t-il dans cette nouvelle œuvre ?

La Maison accueille plusieurs organismes à but non lucratif : l'enfance occupe une place de choix avec le CPE, Soutien famille; les malades en phase terminale se préparent à rencontrer leur Créateur ; les plus démunis peuvent se procurer un repas ; les familles viennent chercher du secours et de l'information auprès d'organismes, etc. Onze organismes s'y installent.

10. Quel est le rôle des Sœurs dans cette nouvelle vocation de la Maison ?

Les Sœurs y jouent un grand rôle même si tout se fait dans la discrétion. La Communauté a conservé le quatrième étage comme résidence pour les cinq Sœurs. En plus de la gérance de l'établissement, certaines Sœurs accueillent les visiteurs et visiteuses. Souvent, ces personnes s'assoient et causent avec la religieuse, de ses joies et de ses peines ; elles repartent le cœur un peu plus léger. Une autre se rend chez les malades en fin de vie pour leur porter le secours de la communion, de la prière ou simplement d'une présence compatissante. Les Sœurs vont aussi dîner à la cafétéria causant avec les clients, riches ou pauvres. Des liens amicaux se tissent.

11. Est-ce que l'œuvre perdure durant longtemps ?

En 2009, l'administration de cette grande Maison devient plus difficile à cause du manque d'effectifs religieux, nous décidons de nous en départir après 11 ans de riche présence. La personne qui l'a acquise (une ancienne élève) désire continuer l'œuvre de compassion de Mère Bruyère. Elle écrit dans *Le Droit* : « Le plus important dans le projet, c'est que la Maison Bruyère sera une place où il y aura de l'entraide. Une personne qui t'aide, c'est une personne qui va en aider d'autres. »

Nous sommes heureuses de constater que les personnes dans le besoin y trouveront encore une main tendue et une écoute attentive. La Providence veille au grain...et Mère Bruyère aussi.

HISTORIQUE DU COUVENT SAINT-LAURENT DE BUCKINGHAM

Par Sœur Colette Barbary

1. *Quelle est l'origine de la fondation du couvent de Buckingham ?*

Dès 1851, le curé demandait des Sœurs Grises, cependant, Mère Bruyère, qui avait déjà procédé à quatre fondations, n'avait plus de Sœurs pour ouvrir une nouvelle fondation. Il faudra attendre en 1869. Le curé Laurent Jouvent s'était procuré une propriété suffisamment grande pour un couvent, il invite donc les Sœurs Grises à s'y établir. L'Académie St-Laurent naissait, vous avez devinez que l'on avait retenu ce nom en hommage au curé Laurent. La communauté ne pourra tout de même compter que sur ses propres moyens pour la réparation et l'aménagement des lieux.

C'est alors que Mère Bruyère envoie trois Sœurs et une novice pour prendre en charge l'école paroissiale qui abritera 160 élèves, garçons et filles ; et l'Académie recevra, à ses débuts, environ 40 jeunes filles. Les commencements sont des plus modestes, mais le travail ne manque pas et les succès ne se feront pas attendre. On a déjà une classe anglaise qui chevauche avec les classes françaises. En effet, Buckingham comptait un grand nombre d'anglophones à commencer par les Kelly, les MacLaren, propriétaires des compagnies à la base de la fondation du village.

En 1876, les Soeurs vivent le décès de la chère fondatrice, Soeur Élisabeth Bruyère. Quelle faveur pour Buckingham d'avoir eu cette grande et sainte dame comme fondatrice de leur école. Elle veillera assurément sur cette œuvre d'éducation qui lui est chère.

2. *Avec le temps, le couvent a dû s'agrandir ?*

L'Académie St-Laurent est sur de bonnes roulettes. Cependant en 1892, elle est devenue vétuste et trop étroite. Au lieu de fermer, ce à quoi s'opposait la commission scolaire, on fait l'achat du couvent et du terrain au coût de 1500\$, auprès du curé Laurent Jouvent. Après nombres difficultés, elles réussissent la construction d'une nouvelle académie. Le nombre de religieuses enseignantes augmente à 12. Les classes se remplissent à chaque début d'année.

3. *Quels cours dispense-t-on à l'Académie ?*

Les religieuses y dispenseront le cours primaire et plus tard le cours commercial jusqu'à la 12^e année inclusivement. Il ne faut jamais oublier les arts, dont la musique. Il y aura toujours une religieuse musicienne et cela jusqu'à la fermeture. Les séances littéraires, exécutées par les élèves des 10^e, 11^e et 12^e années venaient combler leur désir de culture. Par exemple : le Frère Marie-Victorin et Louis Fréchette et d'autres revivent sur scène pour la plus grande fierté des parents des jeunes « littéraires ». Ajoutons à cela les concours

d'art oratoire organisés par le Club Lyon. C'était de véritables défis pour les jeunes filles de 12^e année.

4. En plus de l'enseignement, quelles étaient les autres activités ?

En plus de l'enseignement, les Soeurs visitent les malades et les pauvres de la paroisse et participent généreusement à la vie de la pastorale paroissiale, sans oublier d'impliquer les jeunes dans les mouvements d'action catholique : la Croisade eucharistique, les Enfants de Marie et la J.E.C. Quelle joie lorsque les religieuses nous amenaient dire une prière à la grotte de Lourdes, dans la cour arrière ! ou lorsqu'elles nous permettaient d'aller à la chapelle des Soeurs, prier devant le Saint-Sacrement, le premier vendredi du mois ou lors des Quarante-Heures !

5. Elles ont vécu l'époque de la grippe espagnole, comment ont-elles réagi?

Les religieuses sont également présentes lors **de causes humanitaires**. Ainsi, en 1918, survient l'épidémie de la grippe espagnole. On ferme donc les écoles afin d'éviter la contamination. Les religieuses étant ainsi libérées s'offrent pour aller prêter main forte à leurs compagnes de l'hôpital St-Michel aux prises avec ce fléau. Le Seigneur a récompensé leur générosité puisque aucune d'elles n'a succombé à cette maladie. En plus, elles allaient visiter les familles pauvres dans l'épreuve. Chose rare, le maire de la municipalité envoya une lettre de remerciement pour leur implication et le secours qu'elles ont apportés dans ces moments d'épreuves.

6. Qu'en est-il aujourd'hui de cette œuvre communautaire ?

En 1952, après 60 ans, l'école manque encore d'espace, on doit construire une école beaucoup plus moderne et plus vaste accordée aux besoins de l'éducation du XX^e siècle. Elle troque le nom d'Académie pour École secondaire St-Laurent.

En 1972, après plus de 100 ans, les Soeurs quittent le couvent et l'école par manque d'effectifs. Une œuvre qui a produit d'excellents fruits. Ce départ ne laisse pas indifférentes les religieuses qui se sont succédé dans le passé et qui ont œuvré et connu des jours de gloire et de succès.

Dorénavant, des professeurs laïcs, hommes et femmes, continueront l'œuvre de l'éducation dans ce village devenu une ville. *St-Laurent* est devenue une école primaire.

L'HÔPITAL SAINT-MICHEL DE BUCKINGHAM - 1906-1974

Par Sœur Colette Barbary

En 1827, naissait le village de Buckingham, dans la partie québécoise du diocèse d'Ottawa. Ce village grandit en une de ces heureuses paroisses qui ont des curés dynamiques.

1. Est-ce que les évêques et les curés ont eu de la difficulté à faire venir des Sœurs ? Y a-t-il eu un élément déclencheur ?

Depuis 1902, on parle d'ouvrir un hôpital sans toutefois donner corps au projet. En 1903, c'est l'éboulement à Notre-Dame-de-la-Salette qui remet la question à l'ordre du jour, car on n'a aucun établissement de santé où acheminer les nombreux accidentés, il faut se rendre à Ottawa. Mgr Duhamel vient solliciter la Communauté des Sœurs Grises qu'il connaît bien, cependant à cause du manque de fonds pour entreprendre une telle construction, elle doit décliner l'invitation.

L'ancien curé, le chanoine Michel, qui s'était retiré à notre foyer St-Charles d'Ottawa, a eu vent de toute cette histoire et décida de s'y impliquer financièrement. Il céda donc à la Communauté un terrain de six lots qu'il possédait près de l'église ; il ajouta une somme de 5 600\$. La Providence avait parlé, les autorités de la Communauté n'hésitent plus ; le 30 juin 1905, Mgr Duhamel posa la première pierre de l'hôpital St-Michel (en l'honneur du curé Michel) et le 13 avril 1906, le curé J.V. Croteau bénissait la première institution hospitalière du comté de Papineau.

2. Était-ce vraiment un besoin pour ce petit village ?

Les Sœurs infirmières auront de quoi déployer leur zèle dans cette région riche en bois et entourée d'une rivière aux nombreux rapides et de puissantes chutes. Les bûcherons et les draveurs parfois intrépides requièrent de nombreux soins. Les premiers patients viennent des victimes d'une grève à la compagnie MacLaren durant laquelle des bagarres s'enveniment au sujet des conditions de travail.

3. Paraît-il qu'il y eut toute une histoire à propos d'un ascenseur ?

Maintenant que l'on possède un hôpital, on voudrait bien poser un ascenseur pour favoriser les malades et leurs accompagnateurs. Le gouvernement refuse de nous aider par l'obtention d'octrois, la Communauté décide donc d'emprunter pour se le procurer. Mais on ne peut pas encore se servir de cet équipement, M. Kenny, richissime homme d'affaires et responsable de l'électricité, retarde toujours d'alimenter notre ascenseur. Mais voilà qu'un jour, Mme Kenny se présente à l'hôpital pour subir une grave intervention chirurgicale. Son mari se voit donc obligé de la porter dans ses bras jusqu'en haut de

l'escalier au 3^e étage ! Le lendemain, l'homme d'affaires donna l'ordre d'installer l'électricité. Un clin d'œil de la Providence !

4. Comment réagissait la population ?

Ce qui nous émeut aussi, c'est de constater que parmi la population, riches et moins nantis tentent d'apporter un petit quelque chose pour leur hôpital et pour les religieuses. Un groupe organise un concert qui rapporte 25\$; le député donne un certain montant à Noël. Aux chroniques de 1932, on donne la liste des bienfaiteurs : les uns donnent un ou cinq dollars, d'autres une dinde, etc. ma grand-mère a donné un gâteau et ma mère aussi avait fait un don. Les grosses compagnies comme MacLaren et Signer donnent 100\$. Ainsi va la vie !

5. En quoi consistera le travail des religieuses dans l'hôpital ?

De nombreuses religieuses se succéderont pour offrir leur compétence et leur bonté comme administratrice, officière à la salle de chirurgie, pharmacienne, archiviste médicale et bibliothécaire, infirmière licenciée, officière à l'admission des malades, technicienne à la radiographie, technicienne en chef au laboratoire et à la cardiologie, directrice et professeure des gardes-malades. Au début, les fonds manquent pour engager des laïcs, les Sœurs doivent donc se débrouiller seules. Cependant, elles ne ratent pas d'occasions d'assister à des congrès ou conventions de gardes-malades afin de rester « à la page ». Assez tôt tout de même, elles trouveront quelques dames laïques pour les seconder.

6. Après un certain nombre d'années, elles ont dû apporter des changements ?

En 1930, les autorités locales et majeures de la congrégation réfléchissent sur des plans pour une rallonge, mais comme il est encore et toujours difficile d'obtenir des octrois, on doit malheureusement rayer une aile des plans de construction.

Cela n'empêche pas, en 1940, de procéder à la fondation de l'École Bruyère pour gardes-malades pratiques qui devient en 1952, École de formation pour gardes-malades auxiliaires, puis formation en puériculture et en pédiatrie. La Direction offre aussi à quelques dames d'aller recevoir du perfectionnement en ces domaines.

Grâce aux subventions accordées enfin par le Ministre des travaux publics, M. Roméo Lorrain, (originaire de Buckingham) on réussit à agrandir et à restaurer l'hôpital. L'école de formation accueillait déjà 27 jeunes filles. En 1962, il y avait dix-huit (18) religieuses.

7. Les religieuses ont certainement eu à faire face à des difficultés dans l'administration ?

Évidemment, en plus de courir après les subventions, en mars 1972, elles devaient faire face à la grève des infirmières. Les Sœurs se donnèrent corps et âme afin de procurer les soins nécessaires aux malades. Après quelques jours, les infirmières entrèrent, au grand bonheur des religieuses.

En août de la même année, pour la première fois, un laïc occupe le poste de Directeur général. Les Sœurs laisseront graduellement leur place. Les syndicats exigent que les religieuses donnent leur démission à 65 tout comme les laïcs.

8. *Durant combien de temps avez-vous pu continuer à l'hôpital ?*

À l'hôpital St-Michel, les malades ont été soignés et les pauvres secourus durant près de 75 ans, avec beaucoup de compétence et surtout avec beaucoup de compassion.

L'an 1976 sonne le départ de l'équipe des Sœurs Grises. Tout de même, l'œuvre continue ; d'autres infirmières et préposées prennent la relève pour que les gens de la région puissent continuer à bénéficier de soins professionnels.

L'hôpital a connu plusieurs transformations. Aujourd'hui, il fait partie du *Centre de Santé et de Services sociaux de Papineau* ». Cependant, il n'échappe pas aux nombreuses difficultés dues au manque de médecins spécialisés. Ils ont encore de grands défis à relever.

Implantation des Sœurs de la Charité d'Ottawa dans Rouyn-Noranda

Par Soeur Gisèle Lemay

Parlez-nous de votre implication à l'origine de la ville de Rouyn?

En 1923, Rouyn n'est qu'un camp qui étale une dizaine de *shacks* sur la berge du lac Osisko. Sur la rive opposée, la Compagnie *Noranda Mining* opère une veine de minerai très riche en alliages de cuivre et d'or. Toute la richesse et l'avenir des futures villes sœurs de Rouyn-Noranda gisent au fond des puits de mine de la berge nord. La ruée des mineurs a déjà pratiqué de nombreuses éclaircies dans les boisés de Rouyn. Le déboisement des bords du lac tient lieu de route. En 1925, Rouyn compte déjà trois cents habitants; les trois quarts sont des Canadiens français. L'autre quart est presque aussi cosmopolite que la ville de New-York.

C'est à la demande de Mgr Louis Rhéaume, évêque de Haileybury, que Mère Saint-Albert, supérieure générale, accepte une fondation à Rouyn, en 1924. Elle enverra quatre religieuses : deux enseignantes, une hospitalière et une cuisinière.

Arrivées le 23 octobre 1925, elles sont accueillies dans un *shack*, un camp de gardes forestiers, occupé par le curé fondateur, Mgr Albert Pelletier, et qui sert de chapelle au milieu de la forêt vierge, au bord du lac Osisko. Elles y demeureront jusqu'à la fin de novembre, car Mgr Rhéaume a fait construire une école, maison à deux étages qui leur servira de couvent, l'École Saint-Louis-de-Gonzague.

L'étage supérieur de l'école logera le Curé et la chapelle pour la paroisse. La moitié du premier étage servira de classe; l'autre moitié sera le domaine des religieuses – enseignantes et hospitalières – y compris une salle des malades.

Le 9 novembre, l'école ouvre ses portes à 37 élèves, de la 1^{re} à la 6^e année : 20 de langue française et 17 de langue anglaise; les deux Sœurs enseignent dans le même local.

L'année suivante (le 29 août 1926), les Sœurs – enseignantes et hospitalières – emménagent dans l'Hôpital des Saints-Anges que Mgr a fait construire pour 40 patients. Les Sœurs sacrifient leur dortoir et couchent au grenier pour donner plus d'espace aux malades.

Cet embryon d'hôpital aura-t-il de l'avenir?

En 1930, c'est le grand déménagement de l'hôpital dans le nouvel Hôpital Youville à Noranda, qui donnera, par la suite une École des infirmières (en 1950). Sœur Gabrielle

Laramée, directrice et professeure à l'École des infirmières, en 1958, devient directrice générale de l'Hôpital Youville, en 1968. Elle obtient la construction de la Résidence des infirmières. Du début à la fin des travaux, elle collabore de près, voulant que cet édifice soit beau et fonctionnel; elle pense à tout – l'architecte et les contractants sont émerveillés de ses connaissances et de son sens pratique –. En 1974, la Direction du Centre hospitalier de Rouyn-Noranda donne à cet édifice le nom de *Pavillon Laramée*, en reconnaissance de tout ce que cette femme, cette infirmière a donné à la région de l'Abitibi-Témiscamingue.

Que devient l'ancien hôpital?

L'ancien hôpital est affecté aux Sœurs enseignantes et devient le Couvent des Saints-Anges, un pensionnat pour jeunes filles auquel est attaché un externat. Dès septembre 1930, Sr Thérèse de Saint-Augustin, supérieure, est titulaire des 7^e et 8^e années.

Les 5 et 6 septembre 1930 marquent l'entrée des quatre premières pensionnaires.

En septembre 1931, le bilan de l'institution indique : 18 pensionnaires et 47 externes.

On y ajoute le cours classique en 1945, avec toutes les matières de l'Immatriculation, y compris grec, latin et littérature anglaise. Une Sœur musicienne y enseigne le piano.

En 1950, l'école Saint-Louis-de-Gonzague fait place à une école d'enseignement primaire et secondaire, l'**École Mère Bruyère**, où enseignent bon nombre de nos Sœurs, de même que dans plusieurs autres écoles de Rouyn et de Noranda.

Et votre École Normale de Rouyn?

C'est à l'initiative de Mgr Rhéaume, puis de son successeur, Mgr Maxime Tessier, que se réalise, en 1958, la construction d'une École Normale avec Externat classique à Rouyn. Les autorités de la Congrégation y voient l'occasion d'établir à Rouyn un véritable centre éducatif au profit de la jeunesse féminine. Le 16 septembre, c'est l'ouverture de l'École Normale et Externat classique Notre-Dame-de-Grâce, avec le programme du Brevet « C », le cours général des 10^e et 11^e années, et l'Immatriculation du cours classique. Sœur Marie-de-la-Charité, en est la directrice générale. Éducatrice dynamique et avisée, elle coordonne l'ensemble avec grand souci de la formation intégrale de la jeune fille; artiste et poète, elle compose et exerce des séances littéraires et dramatiques avec les étudiantes; elle monte des pièces de théâtre pour certaines circonstances, avec grand succès. Sœur Marguerite-de-Varenes, secondée par Sœur Lucienne Gaudet, enseignent le piano à un nombre toujours croissant de jeunes musiciens et musiciennes; elles présentent leurs élèves aux examens du Conservatoire de Toronto jusqu'au lauréat, participent aux concours du Québec et du Canada; plusieurs de leurs élèves sont récompensés par des prix et des bourses. Nous ouvrons successivement les programmes du Brevet B, en même temps que les programmes de Belles-Lettres et Rhétorique, puis du Brevet A, en 1964.

En 1965, qu'advient-il de l'École Normale et Externat classique?

En 1965, nos élèves de Belles-Lettres et de Rhétorique se joignent aux garçons du Collège classique de Rouyn, tenu par les Pères Oblats de Marie-Immaculée. L'École Normale prend la responsabilité des brevets B-1, B-2 et A-1. Dès l'année suivante, les cours des Brevets A-2, A-3 et A-4 se donnent au Collège classique pour garçons et filles, toujours sous la direction de l'École Normale [photos 20]. Ce fut un événement heureux. Nos étudiantes de l'École Normale et de l'Externat classique nous avaient fait une bonne réputation; les garçons se sentaient aiguillonnés par la présence des filles; nous avions de très bonnes relations avec les professeurs laïques masculins et féminins, beaucoup d'entraide, un bel esprit d'équipe et de collaboration.

Le 1^{er} novembre 1965, la Maison provinciale Notre-Dame-de-Grâce avec postulat et noviciat, rue Iberville, à Rouyn, loin d'être terminée, peut quand même recevoir plusieurs membres du personnel. Construite sur la colline en arrière de l'École Normale, cette maison sert en même temps de résidence pour nos Sœurs qui enseignent au Collège.

Avec l'arrivée des CÉGEPs, que devient l'Externat classique?

Notre Externat classique devient Institution associée à la Régionale du Cuivre de Rouyn-Noranda (12 février 1967). Le 30 mai, 37 élèves du Brevet B reçoivent leur diplôme; 17 élèves reçoivent leur diplôme du Brevet A et leur baccalauréat en pédagogie. Nos Sœurs enseignantes établissent leur domicile à la Maison Provinciale qui deviendra, en 1968, la Résidence Saint-Pierre.

À l'ouverture des classes au CÉGEP de Rouyn-Noranda (le 18 septembre 1967), nous étions neuf religieuses à donner les cours de l'École Normale au Collège classique de Rouyn. En plus d'enseigner avec des professeurs d'expérience, nous avions la joie de partager la Parole de Dieu régulièrement avec des groupes d'étudiantes et d'étudiants du CÉGEP, au local de pastorale.

La Résidence Saint-Pierre est présentement une Résidence pour personnes âgées et retraitées. C'est avec nous, que Mgr Albert Pelletier, curé fondateur de Rouyn, est venu finir ses jours, bénéficiant des bons soins que nous lui devions bien et étions heureuses de lui rendre en hommage de vive reconnaissance.

Le Collège Saint-Joseph de Hull : lieu d'enseignement aux femmes

Par Alice Labrie

Historique général

Le Collège Saint-Joseph de Hull fait remonter ses origines à l'existence de la première école privée dans Hull tenue par les Sœurs de la Charité d'Ottawa appelées communément, à l'époque, les Sœurs Grises de la Croix. Celle-ci fut fondée en 1870, elle occupait les locaux de la Chapelle des chantiers, convertis en salles de classe. Cette dernière avait servi aux Oblats de Marie-Immaculée dans l'exercice de leur ministère auprès des bûcherons de la région Outaouaise. Appelée alors Académie du petit couvent rouge située sur le terrain appartenant aux Oblats de Marie-Immaculée, la première école privée offrait l'enseignement à une quarantaine d'élèves.

En septembre 1876, les élèves de l'Académie emménagent dans une nouvelle école attenante à la résidence des religieuses, Cette académie est située à l'intérieur du quadrilatère occupé par l'actuel Collège Saint-Joseph de Hull.

Faisant fi d'une mentalité commune au début du 20^e siècle où l'on affirmait que l'éducation pour les filles était inutile, les religieuses ont introduit une formation spécialisée. Elles ont encouragé les jeunes filles à poursuivre leurs études au-delà du niveau primaire. Elles ont fondé une école normale. L'année de sa fondation, en 1909, l'École normale Saint-Joseph accueillait 26 normaliennes; époque où l'éducation pour les filles était considérée comme inhabituelle, voire inutile. On y retrouvait aussi l'école Annexe Youville où les classes servaient d'application aux normaliennes.

Cette école normale a grandi au rythme de la progression industrielle de la ville de Hull, la clientèle augmente, les locaux ne suffisent plus, de sorte qu'en 1931, l'École normale Saint-Joseph s'agrandit. On y retrouve un grand dortoir, une salle attrayante, un gymnase, une chapelle; locaux destinés aux normaliennes et six nouveaux locaux destinés à l'école d'application, que fréquentent 162 élèves.

Le 18 mai 1950, vers 22 h 20, l'alerte est donnée, l'école est en feu. Il détruira complètement la section occupée par les religieuses, le couvent de 1890, l'aile centrale de 1909, dont les murs seuls sont restés debout. L'aile de 1931, qui était construite à l'épreuve du feu est épargnée.

Parce qu'elles croyaient dans l'œuvre de la formation des futures institutrices, les Sœurs Grises de la Croix décidèrent de reconstruire. Dès septembre 1950, les normaliennes entrent à l'école normale et reprennent leur scolarité. Quant à la section du Couvent, elle accueillera les sœurs en 1952. Dans cette lourde épreuve, la confiance et l'audace des sœurs avaient triomphé.

Au cours de la même décennie, en 1952, s'instaure dans le nouveau bâtiment une école de musique ; une dizaine d'élèves la fréquentent. En 1955, l'École de Musique Notre-Dame s'affilie à l'Université Laval. En 1959, elle devient un collège de musique affilié à l'Université de Montréal et se rattache au Collège Marguerite d'Youville dont elle bénéficie de la Charte d'incorporation. On y enseigne le violon, le piano, l'orgue et l'art vocal. Frappée elle aussi par la réforme de l'enseignement, elle ferme ses portes, le Conservatoire de musique de Hull assurera la relève.

Le rapport Parent et la création du ministère de l'Éducation du Québec, en 1964, ont eu des répercussions sur les écoles normales de la province de Québec. Ainsi après 1968, dans ce qui était l'École normale Saint-Joseph et l'Annexe Youville, il ne reste plus que le prolongement de l'Annexe Youville, ce noyau s'agrandira avec l'avènement du Bill 56 (c 67) qui est voté le 18 décembre 1968 et crée la Loi sur l'enseignement privé.

Cette loi exige que toute école privée suive les programmes officiels du ministère de l'Éducation ou un programme équivalent. Elle établit la Commission consultative de l'enseignement privé, qui conseillera le ministre en cette matière. Elle définit aussi les conditions d'existence et de fonctionnement des établissements privés. En cela, les cours dispensés par les établissements privés, les qualités requises du personnel enseignant et les examens sont soumis au contrôle du ministre.

Dans le cadre de cette loi, le 6 avril 1970, l'École est reconnue comme école privée d'intérêt public pour fins de subvention. Ainsi l'établissement devient l'École secondaire Saint-Joseph de Hull et accueille environ 700 élèves externes. L'augmentation de la clientèle nécessite l'embauche d'un personnel enseignant plus nombreux, ce sera l'introduction d'un plus grand nombre de professeurs laïques.

En 1986, on inaugure sur la rue Laurier une annexe de briques rouges. Ce nouvel édifice offrira aux 775 élèves un nouveau gymnase, une salle à dîner, deux locaux d'art plastique, deux locaux de musique, un laboratoire de physique, un local pour le cours d'initiation à la technologie, une salle multifonctionnel le et quatre locaux servant à l'enseignement des sciences humaines.

Le 1^{er} juillet 2001, une nouvelle Corporation prend en charge l'établissement; l'École secondaire Saint-Joseph de Hull prend alors le nom de Collège Saint-Joseph de Hull. Les nouveaux responsables s'engagent à poursuivre l'œuvre d'éducation des fondatrices : une école privée pour filles dont le projet éducatif poursuit des objectifs de formation intégrale : formation intellectuelle, religieuse, physique et sociale.

En septembre 2007 est introduit au Collège Saint-Joseph de Hull le programme de premier cycle secondaire du Baccalauréat International. Avec la mise en place de la réforme scolaire exigée par le Ministère de l'éducation, du loisir et des sports au Québec se vit conjointement l'établissement progressif du programme de premier cycle secondaire du BI. Le Collège vit alors un renforcement des valeurs qu'il privilégiait depuis ses origines et poursuit de façon systématique une option déjà valorisée par la fondatrice: solide

formation intellectuelle et formation du cœur. Le IB ayant pour but de développer chez les jeunes la curiosité intellectuelle, les connaissances et la sensibilité nécessaires pour contribuer à bâtir un monde meilleur et plus paisible, dans un esprit d'entente mutuelle et de respect interculturel.

Apprentissage et transmission

Tout au long de ses 141 années d'existence, les dirigeantes et enseignantes de l'école privée des Sœurs Grises de la Croix, devenues Sœurs de la Charité d'Ottawa se sont souciées de maintenir la largeur de vue essentielle à toute maison d'éducation. Pour ce faire, elles ont maintenu vivante la préoccupation de leur fondatrice qui exigeait que les sœurs se rendent capables d'enseigner dans toutes les branches et de le faire avec compétence. À la fin du dix-neuvième siècle, alors que les écoles normales n'existent pas, encore moins les universités, ce sont les Pères Oblats de Marie-Immaculée qui sont les précepteurs des Sœurs. Ce sont eux qui transmettent aux sœurs les notions de littérature, de botanique, de chimie, de physique. Au rythme de l'évolution du scolasticat, maison de formation à l'intérieur des communautés et affiliées aux diverses universités, les sœurs se transmettent leur savoir-faire et poursuivent leurs études. Mère Elisabeth Bruyère, fondatrice des Sœurs de la Charité d'Ottawa, se soucie aussi que les sœurs assurent aux jeunes filles la formation du cœur en valorisant l'engagement des sœurs dans la mission éducative. Selon une perspective évangélique, le projet éducatif est soutenu par ce qui contribue à répondre à la quête de sens des jeunes filles qui fréquentent leurs institutions: exercice de piété quotidienne, catéchisme, célébration des fêtes liturgiques, retraites. Elles se soucient d'éveiller à la conscience sociale en invitant les jeunes filles à offrir de l'aide aux plus démunis de la société.

Dans le cadre de la relève institutionnelle enclenchée en 2001, les membres du personnel s'engagent dans leurs gestes quotidiens à maintenir auprès des 835 élèves actuelles, un enseignement de qualité où l'engagement envers le respect de l'environnement est vécu, où il est possible de se préparer à édifier un monde meilleur et contribuer à l'essor et la prospérité de la communauté en se lançant dans de nouvelles initiatives. Ces nouvelles initiatives concrétisent les valeurs d'écologie, de pacifisme, de solidarité et de démocratie qui sont au cœur des consciences et des gestes quotidiens du Collège Saint-Joseph de Hull. Ces nouvelles initiatives veulent répondre aux besoins de la société et de l'Église.

Œuvre des Sœurs de la Charité d'Ottawa à Ville-Marie au Témiscamingue

Par Soeur Claire Cardinal

Vous connaissez bien Ville-Marie?

C'est un bonheur pour moi de vous entretenir sur l'œuvre des Sœurs de la Charité d'Ottawa à Ville-Marie, Témiscamingue. Je suis née et j'ai grandi dans ce beau coin de pays à l'époque où les Sœurs, que l'on appelait Sœurs Grises de la Croix, avaient un très grand rôle à jouer dans la vie des gens. En effet, elles avaient la charge de l'Hôpital, de l'École Normale, de l'Institut Familial, et elles enseignaient à l'école primaire et secondaire des filles, sans compter toutes les œuvres cachées auprès des démunis.

Ces œuvres réalisées avec un grand essor autour des années 1940 à 1970 se sont préparées lentement dans la misère et la pauvreté. Il faut dire qu'avant de s'installer à la Baie des Pères, plus tard appelée Ville-Marie, (1897) les Sœurs avaient œuvré avec les Pères Oblats de Marie-Immaculée à la Vieille Mission Saint-Claude depuis 1866. Celle-ci était située sur la rive ontarienne, face au Vieux-fort Témiscamingue à trois milles de la Baie des Pères.

Quand et comment la mission des Sœurs de la Charité commence-t-elle à Ville-Marie?

C'est en 1887, soit vingt et un ans plus tard que la mission Notre-Dame-du-Rosaire à Ville-Marie prend naissance. C'est un site magnifique et une région prometteuse que le Frère Moffet, o.m.i. avait déjà commencé à défricher. Une belle et grande mission s'ouvre pour les Pères Oblats en collaboration avec les Sœurs Grises, une mission qui dépassera le centenaire.

Pour les Pères Oblats, les débuts commencent par la construction d'une église et d'un presbytère. Pour les Sœurs, on édifie une résidence-hôpital avec une pièce réservée pour l'enseignement aux enfants des colons et un orphelinat. En 1891, les Commissaires offrent aux enfants de Ville-Marie une maison d'école à deux classes. Les Sœurs y enseignent. En 1908, la congrégation ouvre un Pensionnat. En 1931, on ajoute l'École normale. En 1944, c'est l'École ménagère régionale qui deviendra l'Institut familial. En 1947, un 5^e rameau

voit le jour : l'école des gardes-malades. Les œuvres de l'hospitalisation et de l'éducation vont de pair.

Arrêtons-nous de plus près sur chacune de ses œuvres :

Parlez-nous de l'Hôpital.

D'abord, l'hôpital qui prendra très tôt le nom de l'Hôpital Ste-Famille. Malgré la grande pauvreté, le nombre de patients augmentent au point qu'il faut agrandir à deux reprises. Pendant les vingt premières années, l'hôpital cède des locaux pour l'école et l'orphelinat.

Les Sœurs s'adonnent à l'agriculture, elles exploitent une ferme afin de nourrir les patients. Elles se contentent d'un régime de légumes et de pain sec pour réserver aux patients les provisions de viandes et d'œufs. Les traitements et les remèdes sont fournis gratuitement mais les Sœurs ne reçoivent aucun salaire. Afin de pallier au manque d'infirmières les Sœurs décident d'en former sur place dès 1926. Ce cours disparaît en faveur de l'ouverture d'une École des garde-malades à l'automne 1947. Cette École demeure durant vingt-quatre ans et aura préparé plus de deux cents infirmières auxiliaires jusqu'en 1971.

Vers les années 1950, les subventions du gouvernement commencent à peine à entrer avec beaucoup de sollicitations. Il faut démolir le vieil hôpital et l'agrandir à nouveau. Mais avec les subventions viennent aussi peu à peu une autre réalité. Le gouvernement semble vouloir mettre la main sur les hôpitaux. C'est en 1974 que l'État prend en charge l'hôpital. Les Sœurs de l'hôpital, après avoir été vivre en loyer quelques années, quittent définitivement Ville-Marie en 1983.

Notons qu'il y a deux Sœurs qui ont travaillé à l'hôpital et dont les restes mortels reposent dans le cimetière de Ville-Marie.

Il faut noter le dévouement extraordinaire de Sœur Antoinette Raizenne qui a œuvré dès les débuts durant vingt ans. À son décès en 1914, on qualifiait d'héroïque la tâche multiforme accomplie. Elle a une place marquée en la première page de l'histoire du Témiscamingue.

Et la mission éducative, l'avez-vous vécue ailleurs ?

Dans l'enseignement à divers niveaux.

Le Pensionnat en 1908

Le Pensionnat Notre-Dame-de-Lourdes ouvre ses portes à l'automne 1908 à vingt-cinq pensionnaires et soixante externes. Il est situé à mi chemin entre l'hôpital et la grotte érigée par les Pères Oblats. Il s'agissait de la formation de futures institutrices. On offrait trois types de diplômes : élémentaire, modèle et académique. Les Sœurs ouvrent aussi une classe pour la population anglophone des environs. C'est la première maison d'éducation du genre dans ce coin du Québec. Ce pensionnat deviendra en 1950 l'École supérieure d'enseignement, soit l'Institut familial.

L'École Normale en 1931

En 1931, c'est le début de l'École normale Notre-Dame-de-Lourdes en accueillant trente-quatre jeunes filles. La clientèle vient du Témiscamingue et de l'Abitibi. On offre des diplômes Élémentaire, Complémentaire et Supérieur. En 1950, l'appellation change pour des diplômes d'enseignement : Brevet C, Brevet B. Brevet A. En plus des cours académiques en vue de former des institutrices, le volet culturel avait une grande place. À chaque année la population pouvait assister à une grande pièce de théâtre interprétée par les normaliennes ou encore à un concert de chant et de piano.

En 1967, à l'arrivée des Cégep, l'École normale se vide. On loue des locaux pour l'enseignement au primaire, puis au secondaire. En 1981, l'édifice devient inhabitable, la communauté construit un nouveau Couvent pour les Sœurs qui enseignent à différentes écoles de la région. C'est le Couvent Marguerite-d'Youville qui deviendra la Résidence Youville.

L'Institut familial en 1944

En 1944, les Sœurs obtiennent pour leur école le titre *d'École ménagère régionale*. Elles recrutent des élèves dans tout le Témiscamingue, l'Abitibi et le Nord-est ontarien. L'école est en plein essor, on a besoin d'espace pour la réalisation des projets. En 1950, la communauté accepte l'abolition du Pensionnat existant pour faire place à l'Institut familial. Le programme de l'Institut offrait des cours aux élèves de la 10^e à la 13^e année. En plus des cours académiques, il y avait des cours d'art culinaire et de couture. Le ciné-club et le folklore caractérisaient la vie culturelle. En 1959, le feu réduit en cendres l'Institut familial

et endommage l'École Normale. À l'aide d'un octroi du gouvernement, très vite on rénove et on reconstruit l'Institut familial à un autre endroit du village. C'est en 1960 que L'Institut familial Marguerite-d'Youville ouvre à nouveau ses portes dans un édifice tout à fait approprié pour ce genre d'enseignement. Sept ans plus tard, avec la réforme scolaire, c'est le dernier groupe de finissantes. Les Sœurs doivent renoncer à cette œuvre. Les locaux sont donc loués à la commission scolaire. Quelques Sœurs y enseignent et demeurent sur place. En 1975, l'édifice est vendu pour devenir aujourd'hui le Centre d'accueil Duhamel pour les personnes en perte d'autonomie.

École Paroissiale 1891

En plus des leurs écoles privées, les Sœurs ont enseigné dans les écoles paroissiales depuis 1891. Mentionnons qu'aux Écoles primaires et secondaires tenues par la Commission scolaire, les Sœurs ont presque franchi le seuil du centenaire d'enseignement. Elles ont accompagné tous les changements et transformations.

Conclusion

Au début des années 1990, il faut dire que le temps des grandes réalisations pour les Sœurs de la Charité d'Ottawa à Ville-Marie fait partie du passé. À l'âge de la retraite, elles continuent d'œuvrer plus discrètement en différents services de pastorale ou autres. C'est l'époque où l'on a vu naître notre groupe d'Associés à la Congrégation qui continuent à se réunir.

C'est en 2003, que les deux dernières sœurs : Lucille Beauchemin et Marie-Thérèse Cloutier doivent quitter définitivement Ville-Marie pour cause de santé. Que reste-t-il de souvenirs concrets de ces années de service? En plus de notre groupe d'associés, il y a la Résidence Youville, l'Édifice Bruyère et la rue Bruyère ainsi que la petite chapelle Youville à l'Hôpital. Il reste aussi dans la mémoire des gens la reconnaissance du cœur pour une Congrégation qui a marqué l'histoire du Témiscamingue et principalement de Ville-Marie.

Mission St-Claude, lac Témiscamingue

Par Soeur Diane Beaupré

Si j'ai bien compris, je pense que votre Congrégation a beaucoup œuvré auprès des Amérindiens!

En 1886, du vivant de notre fondatrice, Mère Élisabeth Bruyère, des Soeurs sont appelées à travailler avec les Pères Oblats de Marie Immaculée à la mission St-Claude, une mission algonquine située sur les rives du lac Témiscamingue. Le 2 octobre, les Soeurs Raizenne et Saint-Vincent arrivent à la mission. La route a été ardue, il a fallu quinze jours de canots pour franchir les 300 milles de trajet qui les séparaient de leur destination. Le but de leur mission est de collaborer au travail des Pères et de mettre sur pied un orphelinat et un hôpital.

Peu après son arrivée, Soeur Raizenne, la « Femme de la Prière », comme les Amérindiens aiment l'appeler, ouvre un orphelinat et en moins d'une année commence à enseigner aux Enfants des Bois. En diligente infirmière, elle soigne les gens de la mission à cent milles à la ronde. Forcément, elle devient médecin, chirurgienne et garde-malade. En plus, notre vaillante Soeur exerce souvent la profession d'hôtelière; elle accueille les passants qui logent à la maison des Pères et leur sert le couvert.

La gratuité des services à l'école et à l'orphelinat ainsi que la pension des hommes de chantier à l'hôpital n'apportent pas le pain sur la table. Alors, avec les orphelins, les Soeurs s'adonnent aux travaux des champs: déblayer le terrain, ratisser, semer et couper les avoines finissent de remplir leurs journées. Aux jours de grandes tâches, le matin à quatre heures, les chaloupes voguent vers les champs à défricher.

Les Soeurs participent aussi aux activités paroissiales. À Noël, elles servent le réveillon à toute l'assistance de la messe de minuit. Malgré la fatigue et le travail, des moments agréables de récréation viennent alléger la tâche et favoriser la paix du cœur : la raquette, la cabane à sucre, le canot, la pêche et la cueillette de fruits pour les confitures. Soeur Raizenne se dévoue ainsi pendant 21 ans et au moment de quitter, elle laisse le souvenir d'une mère attentionnée, mais aussi celui d'une reine aimée et appréciée des Amérindiens. Sa conduite exemplaire, son esprit surnaturel et son cœur toujours jeune ont laissé des traces lumineuses de son passage chez les Algonquins qui l'ont toujours appréciée et respectée.

Maniwaki

Y a-t-il d'autres missions qui ont été fondées à peu près au même moment?

On peut rapprocher de la fondation de Témiscamingue celle de Maniwaki qui veut dire «Terre de Marie»: c'est la même origine, le même milieu et en partie les mêmes œuvres. La fondation a lieu en 1870 avec l'envoi de trois religieuses. Dès leur arrivée, elles installent des classes pour les enfants algonquins et les enfants blancs qui sont très nombreux sur les rives de la rivière Désert. Au dire de Mère Bruyère elle-même, Sœur Brassard accomplit sa tâche d'une manière sans pareille. Quant à Sœur Marie-du-Sauveur,

elle est une vraie mère pour les Algonquins et les Blancs. Elle les soigne dans les cabanes aussi bien que dans leurs maisons. L'éloignement de la réserve indienne lui impose des marches fatigantes à travers la forêt, mais elle les fait courageusement. Sœur Ste-Luce enseigne pendant huit mois aux enfants de langue française et anglaise. Pendant les quatre mois d'été, elle appartient aux petits Algonquins qui ont passé l'hiver dans les bois avec leurs parents. Le programme d'études est constitué de la lecture, de l'enseignement de la catéchèse, de l'arithmétique, de quelques notions d'hygiène et surtout de chants en leur langue avec l'accompagnement à l'harmonium. La mission va bien et le nombre des enfants à l'école oscille entre 134 et 209 chaque année.

La mission de Maniwaki est à peine consolidée qu'en 1870 Mère Bruyère est sollicitée par le Père Pian d'en accepter une autre très semblable à Mattawa.

Vers les Cris de la Baie James 1902

Aviez-vous des fondations dans le grand Nord canadien?

Après une interruption de quinze ans, la Providence nous appelle à faire de nouveau œuvre missionnaire au poste d'Albany, sur le versant occidental de la Baie James. Cette fois, nous avons à travailler avec les Cris-Maskégons. Les raisons qui ont milité en faveur de cette fondation sont la privation, pour les Indiens catholiques, de tout secours religieux pendant les dix ou onze mois qu'ils passaient sur les terrains de chasse et les abus qui s'introduisaient inévitablement en l'absence du prêtre.

Pendant que l'œuvre apostolique s'opérait par leurs confrères à la mission, le Père Fafard et un frère se faisaient coureurs d'âmes dans la forêt, sur les lacs et les rivières. Ils encaissaient de nombreuses conversions, mais ils trouvaient que les enfants manquaient d'instruction et que les malades et les vieillards étaient privés de soins. Alors, ce fut la part d'apostolat que la Congrégation a acceptée au profit des Cris Maskégons. Les Pères croyaient fortement que l'exemple des Soeurs, leur vie de prière et leur dévouement seraient pour ces âmes neuves un attrait qui pourrait leur aider. Quatre Soeurs sont donc envoyées.

Le 8 mai 1902, les fondatrices et deux Oblats s'acheminent vers la Baie. Cinq jours de voyage s'effectuent en locomotive et en bateau à vapeur puis une aventure de 450 milles en canot commence : il faudra vingt-neuf pénibles portages, une trentaine de nuits sous la tente et 120 milles sur la barge de la Baie pour arriver à destination. Une maisonnette en planches brutes attend les religieuses. Elles y demeureront onze mois partageant leur temps entre la prière, l'étude de la langue, les visites aux Amérindiens malades et la confection de vêtements et de lingerie. Les fondatrices voient à tout et la mission va de l'avant jusqu'au développement prodigieux que nous lui avons connu à l'aube des années 80.

Notre-Dame-du-Nord

Avez-vous côtoyé les Algonquins de Notre-Dame-du-Nord?

Nous avons également œuvré à Notre-Dame-du-Nord. En 1929, le curé Joseph Gauvin demande des religieuses pour les écoles. Arrivées le 22 août 1930, la Congrégation en accorde trois : les deux enseignantes reçoivent dix-sept garçons et cinquante-six filles. En 1932, une troisième prend la charge de l'école située de l'autre côté de la rivière. Il a fallu attendre 1934, pour que la Congrégation accorde une quatrième enseignante pour l'école indienne de la paroisse. La religieuse choisie, Sœur Jean-de-l'Eucharistie (Marie-Anne Brouillard), venait de la mission de Fort-George. Grâce à sa connaissance de la mentalité indienne, elle sut intéresser le chef et les parents à l'instruction de leurs enfants. Cette religieuse gagna l'estime des autochtones qui lui ont gardé un souvenir inestimable. On l'a constaté en 1980, lorsqu'elle est retournée à Notre-Dame-du-Nord pour le 50^e anniversaire de l'arrivée des Sœurs de la Charité en cet endroit. Quelle joie pour les Indiens de revoir « Sister John » comme ils se plaisaient à l'appeler. Quelle joie aussi pour elle de visiter la Réserve, les familles de son temps, ses anciens élèves, de se remémorer les séances qu'elle exerçait et les voyages en traîneaux tirés par des chiens.

En 1987, le Père Donat Martineau, ce vaillant défenseur du patrimoine, a organisé une fête où se côtoyaient les Indiens et les Blancs. Quand les Algonquins ont appris que Sœur Brouillard était décédée, Mme King a exprimé leur peine en disant : si nous l'avions su, nous aurions envoyé une délégation d'Algonquins à la Maison mère pour le service funèbre. Ce fut un éloge pas mal éloquent de leur appréciation.

La mission d'Odanak

Je pense qu'au début du siècle, vous avez aussi œuvré à Odanak!

À partir de février 1886, Mère Bruyère fournit une religieuse pour l'école d'Odanak. Dès les débuts, Sœur Marie-Joséphine avec une élève pour compagne traverse matin et soir la rivière Saint-François pour atteindre sa misérable classe. L'hiver, quand la température est mauvaise, elle couche à l'école et est voyagée en traîneau par un Indien de la tribu. Les Abénaquis prennent bien soin d'elle et l'appelle « leur sœur ». En 1902, une nouvelle école est construite et lors de la bénédiction la cloche extérieure est nommée « Marie-Joséphine ». L'année suivante, le couvent est fondé et quatre religieuses sont au service de la population abénaquise. Au cours de leur apostolat, les Sœurs constatent que les Abénaquis se révèlent de véritables artistes en chant, en musique, en sculpture et les femmes excellent en vannerie. Elles enseignent alors le chant aux enfants, exercent des drames et des déclamations, organisent des concerts et forment une fanfare. Elles ont encouragé tous ces arts qui constituent, encore aujourd'hui, un patrimoine important pour les Amérindiens.

En enseignant et collaborant à l'œuvre missionnaire des Pères, Sœur Marie-Joséphine contribue largement à garder les Indiens catholiques sur leur Réserve.

En janvier 1919, notre Sœur doit s'absenter de la mission pour une possible chirurgie; à son retour, la tribu complète est là pour l'accueillir. En l'apercevant, ils lancent un Hourra! éclatant et les carabines se font entendre. Ils sont heureux de revoir « leur sœur »! À ses noces d'argent de profession religieuse, ils lui décernent la médaille souvenir du Couronnement de Sa Majesté le roi Georges VI. Concert, adresses de ses élèves, discours, félicitations, rien n'est trop beau pour celle qu'ils considèrent comme « leur Sœur ».

En 1944, Sœur Marie-Joséphine revient définitivement à Ottawa. Elle est demeurée chez ses chers Abénakis durant quarante-cinq belles années